

## MES ANNÉES DE TRAVAIL<sup>1</sup>

Alan H. Gardiner

Juillet 1962

Quatre petits livrets que j'ai gardés dans mon coffre-fort et qui sont intitulés "Pour mes petits-enfants" auraient peut-être, mais avec une légèreté un peu inconvenante et une candeur émotionnelle un peu exagérée, été considérés comme une préface convenable pour une autobiographie encore non écrite. Leurs pages, inscrites *au courant de la plume* sans brouillon à intervalles irréguliers entre 1945 et 1955, se limitent à certains épisodes et expériences de mon enfance, de mes années d'école et de ma jeunesse qui ressortent en évidence dans ma mémoire ou qui semblent susceptibles d'intéresser mes lecteurs, mais ils ne couvrent qu'environ un tiers de ma vie. En d'autres termes, ils ne remontent qu'à l'époque où, avec ma femme et notre fils premier-né, je me trouvais confortablement installé dans notre maison berlinoise et pouvais me targuer d'avoir fidèlement mené à bien mes projets d'études égyptologiques qui avaient été si longtemps mon but. J'étais, en effet, maintenant installé de façon très commode pour rédiger mes souvenirs et là, en conséquence, je décidai de m'arrêter de travailler.

Cependant, sept ans se sont écoulés depuis que j'ai déposé ma plume, et ma situation ainsi que celle du monde ont entièrement changé, de sorte qu'il semble y avoir une certaine justification pour que je me lance dans une tentative de résumer les objectifs et, peut-être que je peux ajouter sans vanité excessive, les réalisations positives qui ont été le fruit d'un demi-siècle d'efforts studieux presque inlassables. J'avouerai cependant, sans plus tarder, que mon but en rapport avec cette nouvelle entreprise

---

<sup>1</sup> Le présent document est une traduction de l'ouvrage original en anglais de A. Gardiner, *My Working Years*, publié à compte d'auteur en 1962 par l'Oxford University Press (Note du traducteur).

est presque entièrement égoïste. Déjà entré dans ma quatre-vingt-quatrième année, je ne peux manquer de reconnaître que d'ici quelques années, sinon plus tôt, un collègue, un ami ou un journaliste recherchera des informations pour servir de base à ma nécrologie, et je sais par expérience combien il est difficile d'en obtenir le matériel nécessaire. Le désir d'aider est un motif que j'ai présent à l'esprit, mais ce n'est pas le principal. Je dois présumer que mes recherches personnelles seront le sujet central d'une future nécrologie et que ma situation et celle de ma famille ne seront que des considérations secondaires. J'ai pensé qu'il serait donc intéressant de rappeler quels hasards ou quelles intentions délibérées m'ont détourné du plan de campagne que je m'étais donné et m'ont poussé ou attiré dans une direction nouvelle, et je m'efforcerai de déterminer ce que j'ai dû à ma propre initiative et quelle est ma dette envers d'autres. C'est une tâche redoutable que je me propose, et peut-être même présomptueuse pour ma mémoire qui diminue rapidement, vu que je n'ai tenu aucun journal et que ma correspondance scientifique est conservée de façon inaccessible au *Griffith Institute*. Néanmoins, je trouve amusant d'essayer et, si j'échoue, il n'y aura eu aucun mal de fait.

Mes petits livrets racontent l'aide et les encouragements inestimables reçus de mon Père bien-aimé. Je dois maintenant ajouter que, grâce à sa générosité et à sa prévoyance inébranlables, j'ai été libéré des nécessités qui entravent les efforts de la plupart des égyptologues. Ma femme et moi étions des voyageurs réguliers et avions des amis ou des parents dans de nombreux pays européens. Je n'ai jamais été obligé de chercher un poste universitaire et je suis resté indépendant toute ma vie. Je m'attribue cependant le mérite que les heures fixes et l'observance régulière d'une semaine de sept jours n'aient pas été sacrifiées à l'oisiveté ni au goût des vacances ; mais je m'empresse d'ajouter que des vacances d'été prolongées ont aussi joué un grand rôle dans nos existences, contribuant à la santé et au bonheur que, je pense, nous méritions.

Au cours de la première année de notre vie à Berlin<sup>2</sup>, je n'avais pas d'autre ambition personnelle que d'apporter de nouveaux éléments au grand *Wörterbuch*<sup>3</sup> auquel j'avais été si flatteusement accepté comme *Mitarbeiter* (iv. 42-8). Semaine après semaine, j'ai ajouté vingt feuillets ou plus (*Zettel*), ceux-ci révisés par le très indulgent Erman<sup>4</sup> lui-même. Les textes à incorporer étaient pour la plupart laissés à ma discrétion, mais il fallait bien s'assurer que les copies utilisées, que ce soit pour des publications ou pour des cahiers publiés par d'autres scientifiques, étaient d'une exactitude irréprochable. L'étendue non négligeable de mes contributions apparaîtra immédiatement à tout étudiant compétent en hiéroglyphes qui pourrait consulter les vastes réserves de *Zettel* accumulées dans les salles du *Wörterbuch* à Berlin.

Pendant tout le temps que je ne passais pas sur le *Wörterbuch*, je dévorais des textes égyptiens, notant soigneusement tous les détails philologiques qui me semblaient nouveaux et dignes d'être publiés. D'où les nombreux articles parus soit dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*<sup>5</sup>, soit plus tard (à partir de 1903) dans le *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*<sup>6</sup>. L'habitude de consacrer de brèves discussions à mes découvertes, valables ou erronées, m'est restée toute ma vie à partir de 1914. Les deux périodiques mentionnés ci-dessus doivent partager mon allégeance avec le *Journal of Egyptian Archaeology*, inauguré à cette époque comme organe officiel de l'*Egypt Exploration Society*<sup>7 8</sup>.

---

<sup>2</sup> Alan Gardiner déménagea à Berlin en 1902 avec sa famille pour venir assister Adolf Erman dans ses travaux sur un dictionnaire, le *Wörterbuch* (ndt).

<sup>3</sup> Premier dictionnaire (manuscrit) de la langue égyptienne : Adolf Erman et Hermann Grapow, *Wörterbuch der Ägyptischen Sprache*, Akademie Verlag, Berlin, 1931 (ndt).

<sup>4</sup> Johann Peter Adolf Erman (1854-1937), égyptologue et lexicographe allemand, fondateur de l'École d'égyptologie de Berlin en 1884 (ndt).

<sup>5</sup> Société savante créée à Londres en 1870 par Samuel Birch, incorporée en 1919 à la *Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* (ndt).

<sup>6</sup> *Zeitschrift für Ägyptische Sprach und Altertumskunde*, en abrégé ZÄS, première revue scientifique d'égyptologie, créée à Berlin en 1863 par Heinrich Karl Brugsch (ndt).

<sup>7</sup> Pour les titres de tous ces écrits mineurs, voir la bibliographie (qui a maintenant besoin d'être beaucoup complétée) compilée par R. O. Faulkner en l'honneur de mon soixante-dixième anniversaire en 1949 (JEA XXXV. 1 ss.).

<sup>8</sup> Société savante, en abrégé EES, créée à Londres en 1882 par Amelia Edwards (ndt).

Ma première publication substantielle fut une monographie sur un procès à l'époque de Ramsès II qu'Alexandre Moret<sup>9</sup> avait traduite mais qu'il avait expliqué de manière erronée. J'étais un peu inquiet de la façon dont ma critique franche de ce vieil ami, rencontré lors de mes jours passés à Paris, pourrait être reçue et j'ai été grandement soulagé d'apprendre qu'il fit l'éloge de mon livre<sup>10</sup> avec les mots « *Amicus Cicero, magis amica veritas* »<sup>11</sup>.

Mon livre suivant (*The Admonitions of an Egyptian Sage*, Leipzig, 1909) était le résultat d'une étude approfondie d'un papyrus d'un intérêt unique au Musée de Leyde auquel H. O. Lange<sup>12</sup>, le bibliothécaire en chef de la Bibliothèque royale de Copenhague, avait consacré un article important en 1903 mais qu'il n'avait pas pu publier. Mes collations avec l'original lors de trois visites successives (1905-1907) m'avaient permis d'apporter de grandes améliorations à la fois à la lecture et à l'interprétation de cette composition littéraire très importante bien que lamentablement défectueuse et obscure à mon avis, mais aujourd'hui si bien connue que toute description ici serait superflue. Il avait d'abord été convenu que cette publication tant attendue serait une affaire commune, mais au fil du temps, Lange, se trouvant trop occupé pour m'aider, retira son nom mais en accepta la dédicace bien méritée.

Le plan du *Wörterbuch* prévoyait l'inclusion de tous les écrits égyptiens anciens, quels qu'ils soient, à l'exception de ceux en écriture démotique. Les innombrables stèles, tables d'offrandes et même de petits objets tels que des scarabées qui existaient dans des collections publiques ou privées

---

<sup>9</sup> Égyptologue français (1868-1938), il fut notamment titulaire de la chaire d'égyptologie au Collège de France et président de la *Société française d'égyptologie* (ndt).

<sup>10</sup> *Les Inscriptions de Mes*, in K. Sethe, *Untersuchungen zur Geschichte et Altertumskunde Egypte* IV. 3. 54 pages. 1905.

<sup>11</sup> « *Cicéron m'est cher, mais la vérité m'est encore plus chère* ». Proverbe latin qui a pour origine une phrase d'Aristote dans son *Éthique à Nicomaque* en parlant de son condisciple Platon : « *Si les amis et la vérité nous sont également chers, c'est à la vérité qu'il convient de donner la préférence.* » (ndt).

<sup>12</sup> Hans Osterfeld Lange, 1863-1943, bibliothécaire, surnommé « H.O. » (ndt).

ne pouvaient être négligés, mais beaucoup étaient encore inédits ou n'étaient connus que par des copies de qualité inférieures. Seuls quelques-uns des égyptologues allemands, qui avaient été enrôlés pour aider à la grande entreprise, avaient les moyens ou la possibilité de faire des visites prolongées dans les lieux étrangers où l'on savait que de tels documents étaient conservés, de sorte que ce fut une chance singulière pour moi que la collaboration des services de J. H. Breasted<sup>13</sup> ait pu être obtenue pour copier toutes les inscriptions hiéroglyphiques exposées dans les différentes galeries. Ses dix mois de pérégrinations (1900-1) ajoutèrent aux collections du *Wörterbuch* une grande quantité de matériel précieux qu'il fallut mettre sur des feuillets, mais cela exclut les non moins importantes écritures sur papyrus, sur chutes de pierre ou sur tessons de poteries<sup>14</sup>, écriture à laquelle Clément d'Alexandrie avait donné le nom de *Hiératique*<sup>15</sup> bien que, dans les temps modernes, G. Möller<sup>16</sup> ait proposé le nom beaucoup plus approprié de *Buchschrift* (Livre-script). Il y avait une distinction nette entre les écritures hiéroglyphique et hiératique, la différence marquante étant que la première était généralement effectuée avec un burin, tandis que la seconde était tracée avec un roseau trempé dans de l'encre. Les hiéroglyphes consistaient en des images miniatures dont les originaux étaient en règle générale facilement identifiables. Le hiératique était, ou devint tôt, un système de signes distinct du hiéroglyphique, mais consistait en des formes abrégées des hiéroglyphes d'origine. A l'époque ramesside, le hiératique était devenu le moyen habituel d'écrire des livres ou des pièces littéraires de divers genres, un caractère *onica*<sup>17</sup> étant donné à cette variété. En plus de cela, cependant, des formes beaucoup plus cursives étaient employées, principalement pour les documents commerciaux et autres, et ici l'origine picturale n'était

---

<sup>13</sup> James Henry Breasted (1865-1935), archéologue américain, élève d'Adolf Erman à Berlin, fondateur et premier président de l'Institut oriental de Chicago (ndt).

<sup>14</sup> appelés communément *ostraca* (ndt).

<sup>15</sup> in Saint Clément d'Alexandrie, *Stromates*, livre V, chapitre 4 (ndt).

<sup>16</sup> Georg Möller (1876-1921) égyptologiste allemand, élève d'Adolf Erman à Berlin (ndt).

<sup>17</sup> Se dit d'une écriture calligraphique médiévale en capitales arrondies (dictionnaire Le Robert) (ndt).

souvent plus reconnaissable.

Dans les premiers jours du *Wörterbuch*, très peu d'attention était accordée à autre chose qu'au hiéroglyphique ; en effet, Erman lui-même était le seul érudit à s'être occupé du hiéroglyphique. Il avait, en effet, mis sur feuillet le *Papyrus Westcar*<sup>18</sup> qu'il avait édité en 1890 avec de précieuses analyses de grammaire, de vocabulaire et de paléographie ; mais cette collection, *Tales of the Magicians*, composait pour le moment tout le matériel hiéroglyphique qui était accepté dans nos cartons, même si peu à peu Wreszinski<sup>19</sup> y ajouta les pièces littéraires ou semi-littéraires qu'Erman avait rassemblées au *British Museum* lors de sa visite à Londres avec Steindorff<sup>20</sup> et Sethe<sup>21</sup>.

On savait cependant qu'il existait à Turin et à Leyde, pour ne citer que les principales collections, une grande richesse de papyri et de fragments hiéroglyphiques qui, bien qu'ils aient été communiqués aux égyptologues dans des fac-similés peu satisfaisants, avaient grand besoin d'être étudiés et transcrits par un érudit compétent. Spiegelberg avait en effet fait le premier pas dans cette direction mais ses copies n'étaient pas accessibles aux Berlinoises. J'étais évidemment le jeune étudiant le plus apte à entreprendre cette tâche responsable et, quand on me l'a suggéré, j'ai sauté sur l'occasion. Tous les papyri<sup>22</sup> que j'étais appelé à traiter étaient

---

<sup>18</sup> Le *Papyrus Westcar*, du nom de Miss Westcar qui l'avait rapporté d'Égypte, est un manuscrit qu'elle offrit à l'égyptologue allemand Karl Richard Lepsius en 1838. À la mort de celui-ci en 1886, le manuscrit fut enregistré à l'*Ägyptisches Museum* de Berlin sous le numéro 3033. Il serait daté de la fin de la période Hyksôs, mais il est la copie d'un document bien plus ancien pouvant avoir été rédigé avant la XII<sup>e</sup> dynastie. Les *Contes du Papyrus Westcar* ou *Contes des Magiciens à la cour de Khéops*, légitiment la montée au trône des trois premiers rois de la Ve dynastie ([http://www.egypte-antique.wikibis.com/papyrus\\_westcar.php](http://www.egypte-antique.wikibis.com/papyrus_westcar.php)) (ndt).

<sup>19</sup> Walter Wreszinski (1880-1935), égyptologue allemand, élève d'Adolf Erman à Berlin, rédacteur en chef du journal *Orientalistische Literaturzeitung* (ndt).

<sup>20</sup> Georg Steindorff (1861-1951), égyptologue allemand, titulaire de la chaire d'égyptologie à l'université de Leipzig, initiateur de son musée égyptologique (ndt).

<sup>21</sup> Kurt Heinrich Sethe (1869-1934), égyptologue et philologue allemand, élève d'Adolf Erman à Berlin (ndt).

<sup>22</sup> En français courant, le pluriel de *un papyrus* est *des papyrus*, sauf lorsqu'il s'agit de documents anciens, ce qui est le cas ici dans tout le texte (Wikipédia) (ndt).

de date ramesside, ayant été découverts par des consuls généraux en Égypte, tels que Drovetti<sup>23</sup> et Anastasi<sup>24</sup> principalement à Thèbes ou à Memphis au début du XIXe siècle. Mais mon ignorance était encore abyssale sur des textes de ce genre. Seule une étude intensive pendant des mois pouvait corriger cette impréparation. E. Schiaparelli<sup>25</sup>, directeur du département égyptien à Turin, m'a accordé toutes les facilités dont j'avais besoin, tout en stipulant que je devrais me concentrer principalement sur des papyri qui n'avaient été publiés en fac-similés moyennement fiables par Pleyte<sup>26</sup> et Rossi<sup>27</sup>. Mon premier séjour à Turin a été solitaire, car Heddie s'est sentie obligée de rester et de s'occuper de notre appartement à Berlin et des enfants, qui étaient maintenant au nombre de deux. Cependant, mon profond intérêt et mon absorption dans un domaine de recherche pratiquement vierge ont largement compensé ce qui était une sanction naturelle de ma vocation, et je suis en mesure de reconnaître avec fierté que j'ai rapidement acquis la capacité de lire même les spécimens les plus cursifs du hiéroglyphique ramesside. Une douzaine de cahiers remplis de textes jusque-là non lus ont été la moisson avec laquelle je suis rentré à Berlin. Des années plus tard, j'ai d'abord prêté mes relevés de notes à Peet<sup>28</sup>, puis à Cerny<sup>29</sup>, qui ont tous deux hérité de mon enthousiasme pour cette branche des études égyptologiques, et je ne suis pas sans un certain degré d'auto-félicitation de pouvoir citer leur témoignage sur la grande justesse de mes premiers efforts.

Bien que mon objectif principal fût lexicographique, je ne pouvais naturellement pas manquer de me familiariser avec le contenu des textes,

---

<sup>23</sup> Bernardino Michele Maria Drovetti (1776-1852), diplomate, aventurier et antiquaire italien naturalisé français, consul général de France en Égypte (ndt).

<sup>24</sup> Giovanni Anastasi (1765-1860), diplomate et antiquaire arménien, consul général suédois-norvégien en Égypte, qui posséda notamment dans sa collection le premier exemplaire connu du *Conte de Sinouhé* (ndt).

<sup>25</sup> Ernesto Schiaparelli (1856-1928), archéologue et égyptologue italien (ndt).

<sup>26</sup> Willem Pleyte (1836-1903), égyptologue néerlandais (ndt).

<sup>27</sup> Francesco Rossi (1827-1912), égyptologue et coptologue italien (ndt).

<sup>28</sup> Thomas Eric Peet (1882-1934), égyptologue britannique (ndt).

<sup>29</sup> Jaroslav Černý (1898-1970), égyptologue tchèque (ndt).

souvent très fragmentaires, que j'étudiais. Une grande partie d'entre eux concernait la vie quotidienne des ouvriers thébains engagés dans la fouille des tombeaux royaux. Il y avait des journaux de leurs présences ou de leurs absences, des grognes contre la retenue de leurs rations, des listes de leurs surveillants et bien d'autres choses du genre. Ces gens vivaient dans un village créé pour eux derrière le grand temple de *Medînet Habou*, où leurs tombes, riches en antiquités de toutes sortes, ont été fouillées ou souvent simplement pillées presque continuellement depuis le début du XIXe siècle. Cela a été une grande partie du travail de la vie de Cerny d'enquêter sur les affaires de ces humbles gens et, en 1957, lui et moi avons collaboré à un volumineux travail sur les ostraca hiératiques illustrant leurs préoccupations pratiques et leurs intérêts littéraires ou religieux. Comme je l'ai déjà laissé entendre, Cerny et Peet ont repris ce travail au point où je l'avais laissé, et ont acquis une compétence en lecture hiératique au moins égale à la mienne. Nous attendons toujours le traité complet de Cerny sur un sujet dont il est devenu le maître incontesté.

Après avoir terminé autant de travaux à Turin qu'il m'était permis d'entreprendre, je transférai mes activités à Leyde, où, outre le papyrus déjà mentionné, de nombreux autres écrits en hiératique attendaient mes compétences paléographiques que je considérais comme désormais solidement établies. Les sujets concernaient pour la plupart la magie, tels des sorts élaborés pour protéger les victimes de morsures de serpents ou de piqûres de scorpions. A Turin, il y avait eu des textes importants avec le même contenu, mais moins nombreux. A Berlin, il fut vite reconnu par tous que le hiératique ramesside était ma chasse gardée et il a continué à l'être, bien que ma participation au *Wörterbuch*, qui n'a jamais vraiment complètement cessé, ait étendu mes contributions à divers autres domaines. C'est avec grand plaisir que j'ai lu le très bel hommage rendu à ma coopération dans l'entreprise maintenant heureusement achevée des universités allemandes, hommage d'autant moins attendu que, seulement

six ans avant la publication de l'essai<sup>30</sup> paraissant sous la paternité d'Erman, et de H. Grapow, j'avais publié des critiques très virulentes sur les défauts inévitables de cette œuvre gigantesque mais que je considérais comme hautement expérimentale.

Bien que nous n'ayons cédé le bail de notre appartement berlinois qu'au milieu de 1911, nous avons depuis longtemps envisagé un retour définitif en Angleterre pour y éduquer nos enfants. Nous n'étions jamais restés à Berlin affronter les chaleurs de l'été, notre théorie, jamais systématiquement réalisée, étant que nous devions passer un été en Angleterre et le suivant à Ängholm. En 1906, le *Wörterbuch* entra dans une nouvelle étape qui tendit à relâcher mes liens avec ce projet, bien que mon travail sur les feuillets n'ait jamais été tout à fait abandonné. Des efforts provisoires ont été faits pour concevoir une forme appropriée pour la publication finale, et on m'a demandé de servir de sous-rédacteur en chef, poste que j'ai accepté et conservé jusqu'en 1908. Cela signifiait cependant que je devais travailler exactement sur le même sujet et sur le même pied d'égalité que Erman mais sans aucune reconnaissance formelle du fait. Cela ne me convenait plus maintenant que j'avais pris confiance en ma capacité de faire un travail original. De plus en plus, je me sentais attiré vers mon propre pays où je ne manquerais pas de demandes d'aide philologique. Dans mes cahiers de Turin, je n'ai découvert que peu de choses qui m'incitaient à une publication immédiate mais, sans m'en rendre compte explicitement, j'avais initié une réforme du mode de transcription que presque tous mes successeurs ont acceptée, mais à laquelle Erman n'a jamais donné son assentiment. Le hiératique s'écrit invariablement de droite à gauche et cela faciliterait évidemment la collation ultérieure et éliminerait les risques d'erreur si la transcription

---

<sup>30</sup>Adolf Erman et Hermann Grapow, *Das Wörterbuch der Aegyptische Sprache*, 1953, en particulier pp. 9, 10, 28, 33, 34, in Heft 51 of the *Vorträge und Schriften of the Deutschen Akademie der Wissenschaften* à Berlin. Pour mes propres critiques, non pas que je les pense injustifiées, mais peut-être plutôt un peu dures au vu des grandes difficultés auxquelles Erman et ses collaborateurs ont dû faire face, voir Alan H. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, 1947, pp. IX et suiv.

respectait le sens de l'original ; la difficulté de vérifier une transcription dans le sens inverse peut être testée en comparant les planches manuscrites et photographiques dans l'édition d'Erman du papyrus *Westcar*. Néanmoins, sa pratique démodée avait l'excuse que le *Wörterbuch*, une fois publié, montrerait nécessairement ses hiéroglyphes dans le sens gauche vers droite, conformant son habitude à celle de tous les livres imprimés avec des hiéroglyphes. En écrivant les feuillets de mes papyri de Turin et de Leyde, j'ai dû inverser le sens que l'on trouve dans mes cahiers, ce que j'ai trouvé très fastidieux. Vingt ans plus tard, j'ai plaidé (JEA XV. 48 suiv.) en faveur de dérogations encore plus souhaitables à l'habitude d'Erman, soulignant que bien que le premier hiératique ait été une abréviation signe pour signe du hiéroglyphique contemporain, dans le Nouvel Empire une sorte d'orthographe distincte avait été développée pour le hiératique, de sorte que la transcription en hiéroglyphique serait forcément artificielle et la véritable pratique scientifique serait de reconnaître ce fait et de ne pas le masquer par une conformation injustifiée des deux styles d'écriture. Mes réformes ont été assez généralement acceptées, bien que certaines différences individuelles aient dû surgir dans la pratique.

Ayant renoncé à mon travail éditorial en rapport avec le *Wörterbuch*, j'avais maintenant la liberté de lancer plusieurs entreprises qui découlaient au moins en partie de ma compétence philologique toujours croissante. Il servait encore bien mon but d'avoir mon quartier général à Berlin où les collections du *Wörterbuch* pouvaient toujours être consultées pour traiter des difficultés de vocabulaire et où un certain nombre de jeunes chercheurs d'une capacité incontestable m'ont fourni un environnement humain agréable. Junker<sup>31</sup>, le plus doué d'entre eux, était

---

<sup>31</sup> Hermann Junker (1877-1962), égyptologue allemand, à l'origine de la création de l'Institut d'égyptologie de Vienne, Autriche (ndt).

le plus souvent absent en Egypte mais Roeder<sup>32</sup>, Vogelsang<sup>33</sup> et Ranke<sup>34</sup> sont de ceux dont la présence constante dans les pièces où étaient conservées les fiches m'apportaient de la compagnie et des encouragements dont j'avais bien besoin. Une recrue ultérieure d'une grande énergie et d'une vive intelligence fut Max Burchardt<sup>35</sup>, destiné à périr si regrettablement pendant la guerre. Plus important que ceux-ci était Hermann Grapow<sup>36</sup> qui, dans un certain sens, est devenu mon successeur dans le travail éditorial et qui est resté un proche partenaire d'Erman jusqu'à la mort de ce dernier en 1937 et qui, heureusement, devint le successeur de Sethe à la chaire de Berlin ou, s'il a maintenant cédé ce poste à quelqu'un de plus jeune que lui, son successeur à l'Académie de Berlin. C'est en toute justice que le nom de Grapow est associé à celui d'Erman sur la page de titre de leur dictionnaire, lequel restera vraisemblablement pendant des années notre principal instrument d'étude.

Mais revenons maintenant aux matières qui font l'objet essentiel de ces notes : c'est un hasard remarquable qui m'a donné l'occasion d'initier deux volumes *in-folio* d'une importance indiscutable. L'histoire remonte au-delà de ma première arrivée à Berlin. En 1895, J. Quibell<sup>37</sup>, fouillant pour le compte d'un organisme de recherche égyptien, avait découvert un certain nombre de tombes du Moyen Empire à l'arrière du Ramesseum thébain, dans l'une desquelles se trouvait une boîte en bois contenant un des papyri extrêmement fragiles. Les tentatives pour les dérouler à

---

<sup>32</sup> Günther Roeder (1881-1966), égyptologue allemand, fut directeur du département des antiquités égyptiennes du musée de Berlin (ndt).

<sup>33</sup> Friedrich Vogelsang (1897-1973), égyptologue allemand, auteur avec A. Gardiner d'un *Commentaire sur le conte du paysan (Kommentar zu den Klagen des Bauern)* (ndt).

<sup>34</sup> Hermann Ranke (1878-1953), assyriologue et égyptologue allemand, à l'origine de l'Institut égyptologique de l'Université de Heidelberg (ndt).

<sup>35</sup> Max Burchardt (1885-1914), égyptologue allemand, auteur d'une thèse sur *l'orthographe syllabique en égyptien* (ndt).

<sup>36</sup> Hermann Grapow (1885-1967), égyptologue allemand, co-auteur du *Vörterbuch* avec Adolf Erman (ndt).

<sup>37</sup> James Edward Quibell (1867-1935), égyptologue anglais, fut notamment conservateur du musée du Caire (ndt).

Londres ayant échoué, j'ai obtenu du professeur Petrie<sup>38</sup> qu'il me permette d'en apporter quelques-uns à Berlin et de les confier aux mains habiles de H. Ibscher<sup>39</sup>, le gardien et restaurateur au talent unique des manuscrits de la collection de Berlin. Les premiers résultats n'étaient pas particulièrement prometteurs, mais finalement Ibscher réussit à nous présenter un rouleau pas trop mal conservé d'environ deux mètres cinquante de long, avec des inscriptions sur les deux faces en hiéroglyphes du Moyen Empire. Quel ne fut pas notre étonnement lorsque nous trouvâmes au recto le début perdu ou mal connu du fameux *Conte de Sinouhé*, tandis qu'au verso était écrit le début d'un autre conte bien connu, le *Conte du paysan éloquent*. Le texte principal de ces deux histoires fascinantes était connu depuis longtemps des égyptologues grâce aux manuscrits raisonnablement bien conservés du musée de Berlin, mais des transcriptions de meilleure qualité étaient attendues impatiemment. C'était donc l'occasion de combler une réelle lacune dans notre fonds de littérature égyptienne ancienne. J'ai eu la chance de pouvoir persuader Petrie de laisser notre nouveau trésor du Ramesseum être présenté au Musée de Berlin à la condition expresse que l'argent pour les publications adéquates des deux textes lui soit versé. L'habileté diplomatique d'Erman, renforcée par sa position de directeur des collections égyptiennes, a arrangé cette affaire d'une manière très satisfaisante. A moi-même, sous l'égide d'Erman, fut confiée la rédaction du *Conte de Sinouhé* avec des reproductions photographiques des anciens et des nouveaux manuscrits, auxquels j'ajoutai une nouvelle traduction. Pour le *Conte du paysan éloquent*, j'ai dû prendre comme coéditeur F. Vogelsang, celui-ci ayant pris tout récemment ce texte difficile comme sujet de sa thèse de doctorat ; J'étais heureux d'avoir l'aide de ce très habile scientifique pour

---

<sup>38</sup> William Matthew Flinders Petrie (1853–1942), égyptologue anglais, considéré comme étant le père de l'égyptologie moderne pour avoir été le premier à utiliser des méthodes de fouilles scientifiques en Égypte comme la stratigraphie, qui consiste à relever les objets couche par couche, ce qui permet d'effectuer des datations plus précises. Méthode qui est toujours en vigueur (Wikipédia) (ndt).

<sup>39</sup> Hugo Ibscher (1874-1943), responsable du laboratoire de restauration de papyri au musée égyptologique de Berlin (ndt).

une tâche que j'aurais trouvée extrêmement exigeante si j'avais été obligé de l'aborder seul. C'est avec une parfaite justice que le nom de Vogelsang a pris le pas sur le mien sur la page de titre de notre ouvrage commun<sup>40</sup> (1908), puisque mon rôle s'est limité à la transcription de la version Ramesseum.

Ainsi, une petite opération ingénieuse avait ajouté deux volumes majestueux à notre bibliothèque de littérature égyptienne ancienne. Quelques années plus tard, je consacrai une série d'articles<sup>41</sup> à l'élucidation du *Conte de Sinouhé*, à propos de laquelle je pense qu'un grand honneur m'échoit. Juste au moment où la version Ramesseum a été découverte, Maspero<sup>42</sup> préparait une édition du manuscrit berlinois connu plus tôt pour former le premier volume d'une *Bibliothèque d'Études* à paraître par l'Institut français du Caire (1908). Sachant cela et réalisant que le fait que le livre de Maspero paraisse sans le début nouvellement découvert le rendrait obsolète dès le départ, je lui ai naturellement envoyé une copie de ma transcription, ce qui lui a permis de détruire les épreuves de ses huit premières pages déjà imprimées. Cela lui fit tellement plaisir qu'il me fit le grand compliment de me dédier son volume. Ce doit sûrement être un événement unique qu'un érudit de la célébrité de Maspero dédie un de ses ouvrages à un jeune collègue qui n'avait pas encore atteint sa trentième année.

J'initiais une entreprise à peu près à la même époque, qui fut annoncée dans un prospectus grandiloquent dont je n'ai malheureusement plus d'exemplaire. Celle-ci proclamait la division de tous les textes hiératiques ramessides en un certain nombre de séries, chacune devant être traitée à

---

<sup>40</sup> F. Vogelsang & A. Gardiner, *Die Klagen des Bauern*, in *Literarische Texte des Mittleren Reiches*, Berlin, 1908 (ndt).

<sup>41</sup> A. Erman & A. Gardiner, *Die Erzählung des Sinuhe und die Hirtengeschichte*, Berlin, 1909 (ndt).

<sup>42</sup> Gaston Camille Charles Maspero (1846-1916), égyptologue français, successeur d'Auguste Mariette à la tête de l'École française du Caire et fondateur de son Musée égyptien (ndt).

tour de rôle. Le premier volet, qui ne parut en fait qu'en 1911, contenait la *Lettre satirique du Papyrus Anastasi I* envoyée d'un scribe à un autre, ainsi que des écrits divers du *Papyrus Koller*, un recueil pas très intéressant réédité plus tard par Caminos<sup>43</sup>. Mon entreprise ambitieuse s'est terminée avec la série I, volume I, partie I !

Jusqu'à présent, toutes mes recherches personnelles avaient été associées aux besoins du *Wörterbuch*, mais ensuite les circonstances m'ont amené à regarder plus loin. En 1906, j'avais été élu *Laycock Student of Egyptology* au *Worcester College* d'Oxford, pour succéder à mon ami David Randall-MacIver<sup>44</sup>, ce qui m'obligeait à passer quelques semaines à Oxford chaque trimestre d'été. L'année suivante, j'ai été invité par David à être son hôte en Basse Nubie, où il était sur le point de commencer des fouilles avec Leonard Woolley<sup>45</sup> et G. S. Mileham<sup>46</sup> pour le compte d'Eckley B. Coxe<sup>47</sup> de Philadelphie. Les sites nubiens étudiés lors de cette expédition offraient peu de choses qui pouvaient m'intéresser, les découvertes étant presque exclusivement méroïtiques, mais il y avait au moins une importante tombe ramesside que j'étudiais avec soin. En route vers la Nubie, je passai quelques jours à Assouan pour copier les précieuses inscriptions de la tombe de Sirenpowe de la XII<sup>e</sup> dynastie que je publiai sans tarder dans le *Zeitschrift* (ZÄS 45, 123 suiv.). Plus mémorable, cependant, pour ma carrière ultérieure fut ma visite à Thèbes où A. E. P. Weigall<sup>48</sup> avait initié des travaux de la plus haute importance sur les tombes des nobles. En

---

<sup>43</sup> Ricardo Augusto Caminos (1916-1992), égyptologue argentin spécialisé en épigraphie et paléographie, il fut titulaire de la chaire d'égyptologie de la *Brown University* à Providence, Rhode Island, USA (ndt).

<sup>44</sup> David Randall-MacIver (1873-1945), archéologue et anthropologue britannique (ndt).

<sup>45</sup> Sir Charles Leonard Woolley (1880-1960), archéologue britannique contemporain de T. E. Lawrence (*aka* Lawrence d'Arabie) avec lequel il réalisa des fouilles en Palestine (ndt).

<sup>46</sup> Geoffrey S. Mileham (1884-?), architecte britannique, auteur d'une étude sur les constructions chrétiennes de Basse Nubie, *Churches in Lower Nubia* en 1910 (ndt).

<sup>47</sup> Eckley B. Coxe Jr, égyptologue américain, directeur des fouilles qui permirent de découvrir à Memphis le temple du pharaon Merenptah en 1915. Ne pas le confondre avec Eckley Brinton Coxe (1839-1895), ingénieur minier américain, industriel du charbon, sénateur et philanthrope, son père (ndt).

<sup>48</sup> Arthur Edward Pears Weigall (1880-1934), égyptologue britannique, inspecteur en chef des Antiquités de Haute-Égypte entre 1905 et 1914, successeur de Howard Carter (ndt).

tant qu'inspecteur général du Département des antiquités de la Haute-Égypte, poste auquel il avait été nommé en 1906, Weigall se mit immédiatement au travail pour inspecter et protéger les tombes privées très négligées de la nécropole thébaine. Une nouvelle numérotation a été commencée et, en peu de temps, jusqu'à cent tombes peintes ou sculptées ont été définitivement localisées et beaucoup d'entre elles ont été dégagées et munies de portes en fer. Avec des fonds collectés auprès de diverses sources, Weigall a réussi à exproprier certaines tombes particulièrement importantes qui étaient habitées par des autochtones, et il ne fallut pas longtemps avant que toute la région commence à présenter une apparence vraiment ordonnée et bien organisée. Un immense travail restait cependant à faire et, malgré la présence d'un jeune assistant envoyé par Robert (plus tard Sir Robert) Mond<sup>49</sup> pour poursuivre ses fouilles, une aide supplémentaire était nécessaire de toute urgence. Pour une telle aide, Weigall, après m'avoir montré tout ce qu'il avait accompli, a fait appel à moi dans un langage très direct : « *A quoi sert, dit-il, votre trafic (sic) de livres à Berlin alors que le matériel indispensable à vos études périt en Egypte en un temps record ?* ».

Cette critique de bon sens de mes activités m'a frappé et j'ai immédiatement décidé d'apporter à Weigall toute l'aide que je pourrais.

Ce n'est cependant qu'à l'été 1909 que je pus le rejoindre. Il faisait encore trop chaud pour commencer à travailler sur la colline de Sheikh Abd el-Kurna, de sorte que j'accueillis avec plaisir l'opportunité d'accompagner Weigall dans sa tournée d'inspection. Ce fut un grand privilège de visiter les sites les plus importants sous sa direction expérimentée. En partant d'Eléphantine et en continuant vers le nord, un bref séjour à Kôm Ombo m'a fait connaître ce temple finement préservé. De là, nous sommes allés

---

<sup>49</sup> Sir Robert Ludwig Mond (1867-1938), chimiste et archéologue britannique, fondateur de la *Société des Amis de la Maison de la Chimie* à Paris, anobli par le roi George V en 1932 (ndt).

à Gebel Silsila, où nous avons nagé parmi les sanctuaires rocheux sur la rive ouest du fleuve. Ce fut excitant de dormir la nuit suivante dans le grand temple d'Edfou, même s'il appartenait à une période trop tardive pour éveiller en moi beaucoup d'enthousiasme. El-Kab était bien plus à mon goût, dont les tombes du versant oriental offraient nombre d'inscriptions peu connues que je copiais avec empressement ; peut-être que certaines d'entre elles sont restées inédites à ce jour.

Tout ce voyage n'était pour moi que des vacances ; ma tâche principale m'attendait, mais pour que le temps soit un peu plus frais, il fallait attendre. Le moment venu, nous avons établi notre camp à mi-hauteur de la colline de Sheikh Abd el-Kurna sur la plate-forme naturelle où se dresse encore la tour en brique de la maison de Wilkinson<sup>50</sup>. Ici, nous avons une vue magnifique surplombant la vallée du Nil jusqu'à Louxor et les collines à l'horizon vers l'est. Au point de vue de notre travail, la position de notre camp était idéale ; nous étions au milieu même des tombes les mieux conservées et les plus importantes, si bien que nous pouvions passer une heure à prendre des notes sur l'une ou l'autre avant de nous interrompre pour nous laver et prendre notre petit déjeuner. Un serviteur (*suffrâgi*) et un cuisinier subvenait à nos besoins matériels et un gardien de la nécropole (*ghajfir*) était toujours à proximité pour fournir les clés nécessaires pour ouvrir certaines des tombes qui avaient déjà été dotées de portes en fer. Nos journées commençaient avec le lever du soleil et se terminaient avec le coucher du soleil, après quoi nous nous reposions jusqu'à l'heure du repas du soir et nous couchions de bonne heure en plein air sous un ciel sans nuages. Notre tâche avait été de localiser et d'identifier les tombes qui méritaient de recevoir leurs propres numéros, de découvrir les noms, titres et dates de leurs propriétaires d'origine et de décider à l'avance laquelle d'entre elles mériterait le mieux une publication

---

<sup>50</sup> Sir John Gardner Wilkinson (1797-1875), égyptologue britannique, surnommé « le père de l'égyptologie britannique », a notamment exploré et cartographié en 1824 les ruines de la cité antique d'Akhetaton, la capitale d'Akhenaton (Wikipédia) (ndt).

complète si les moyens pouvaient être trouvés pour rendre cela possible. On ne saurait exagérer le charme de cette vie d'investigation fructueuse et souvent passionnante qui a été à la base de tant de travaux ultérieurs. Je considère les mois passés à explorer et à numéroter les tombes des nobles thébains de la XVIIIe dynastie comme l'une des périodes les plus heureuses et les plus utiles de ma vie. Weigall était un compagnon plein d'esprit et charmant, et comme en témoigne la dédicace de son fascinant *Trésor de l'Égypte ancienne*<sup>51</sup> (1912), sa joie de cette coopération était égale à la mienne. Malheureusement, sa mauvaise santé m'a privé de sa compagnie dans la deuxième saison de cette tâche et j'ai été forcé de la continuer seule ; mais l'excitation de mes découvertes était si grande que je ne me sentais jamais seul. Avec ma participation à la tâche initiée par Weigall, qui a pris fin après une troisième saison, la liste des tombes numérotées était passée de la centaine de Weigall à deux-cent-cinquante-deux en ce qui me concernait, et depuis lors, le total a augmenté grâce aux efforts de divers autres enquêteurs à pas moins de quatre-cent-six et l'on n'en voit toujours pas la fin. Je suis satisfait de savoir que la numérotation officielle encore en usage n'est que la continuation de celle commencée par Weigall et poursuivie par moi. On trouvera un compte rendu général du projet dans notre *Catalogue topographique des tombes privées de Thèbes*, publié en 1913, auquel des suppléments ont ensuite été ajoutés par R. Engelbach<sup>52</sup> en 1924 et par la deuxième édition très développée et très importante de la *Bibliographie topographique des textes, reliefs et peintures hiéroglyphiques de l'Égypte ancienne* de Porter et Rosalind Moss , Vol. I, publié en 1960.

Je ne peux qu'avoir le sentiment que les grands mérites de Weigall dans cette entreprise ont été quelque peu étouffés par tous les travaux ultérieurs auxquels elle a donné lieu, mais ces travaux ont eu tant de

---

<sup>51</sup> Arthur Edward Pearse Brome Weigall, *The Treasury of Ancient Egypt*, Rand McNally éd. Chicago, 1912 (ndt).

<sup>52</sup> Reginald Engelbach (1888-1946), archéologue et égyptologue britannique, créateur du *Registre des antiquités du musée du Caire* (ndt).

ramifications que ne pas en décrire certaines serait commettre une injustice encore plus grande, surtout envers deux artistes particulièrement doués dans la maison desquels, à Gurna, Heddie et moi furent des invités heureux de nombreuses années plus tard.

De mon travail décrit ci-dessus sont nées une amitié et une collaboration qui ont continué à porter leurs fruits pendant plus de cinquante ans. En 1908, le *Metropolitan Museum of Arts* de New York a décidé de rassembler « un ensemble de documents qui serviraient au musée de terrain d'étude et d'investigation et, une fois révélés au monde par le biais de publications, contribueraient à notre connaissance de l'art et de la vie de l'Égypte ancienne ». Le hasard fit que Norman de Garis Davies<sup>53</sup>, qui s'était fait une grande réputation par son travail dans les tombes d'El-Amarna, fut disponible pour initier cette entreprise. En 1908, Norman s'installa à Gurna avec sa femme, Nina, dans la charmante petite maison mise à leur disposition par Robert Mond. Si admirables que soient les copies de scènes produites par Norman, elles sont, de l'aveu commun, excellées par les fac-similés en couleurs auxquels sa femme commença à s'adonner. L'aide de ces deux-là m'a donné la chance de concrétiser un projet qui s'était peu à peu formulé dans mon esprit. Jusqu'à présent, presque aucune des superbes peintures trouvées dans les meilleures tombes n'avait été reproduite avec une précision suffisante, et il m'est apparu évident qu'une archive complète devait être créée, afin que l'œuvre inégalée de Nina puisse être assemblée en un seul et unique document. Avant la fin de 1909, un plan satisfaisant pour tous les intéressés avait été élaboré. Nina devait continuer à aider Norman dans son travail de mise en couleurs tout en me fournissant à la fin de chaque saison autant de peintures que je pouvais me permettre d'acquérir. En même temps, j'acceptai de commencer une nouvelle série de publications funéraires qui devait être connue sous le nom de *Theban Tomb Series*,

---

<sup>53</sup> Norman de Garis Davies (1865-1941), égyptologue britannique, époux de Nina M. Davies, auteure des premières reproductions en couleurs de peintures murales (ndt).

dont cinq volumes furent finalement produits, le premier en 1915 et le dernier en 1933. Chacun d'eux contenait plusieurs planches colorées pour compléter les dessins au trait qui étaient également l'œuvre de Nina, bien qu'elle y ait été aidée par Norman pendant les heures libres que son emploi avec le MMA pouvait lui permettre. J'étais responsable de l'exactitude des copies des inscriptions ainsi que des traductions, du texte descriptif qui les accompagnait et de la rédaction générale, sans mentionner que j'assumais le coût de toute l'entreprise. Inutile de dire que cette série était une affaire beaucoup plus humble que celle financée par la mère de Robb de Peyster Tytus<sup>54</sup>, un amateur américain passionné d'égyptologie, décédé en 1913 ; ce splendide mémorial à son fils constitua la principale contribution de Norman à l'égyptologie dans les années qui suivirent 1917 lorsque parut le premier grand volume *in-folio*, avec deux belles planches coloriées de Nina, son épouse.

Laissant pour description future les développements encore plus importants qui ont surgi de notre travail thébain, je me tourne maintenant vers les événements domestiques qui ont fait entrer ma vie dans une phase entièrement nouvelle. Le moment de quitter Berlin était enfin arrivé. Jusqu'à la seconde moitié de 1911, Heddie et les enfants demeurèrent dans l'agréable appartement que nous louions depuis tant d'années. Un carnet encore en ma possession montre qu'elle recevait souvent pendant mes absences en Egypte, amenant ainsi quelques-uns de ses invités, parmi eux quelques personnes très distinguées, à exprimer la conviction amusante que j'étais un personnage mythique. La première mesure à prendre dans notre déménagement fut de vendre tous les meubles de notre appartement, qui avaient un aspect germanique tout à fait inadapté au goût anglais ; mes collègues égyptologues n'étaient que trop heureux de compléter leur propre foyer avec des compléments qu'ils pouvaient acquérir à un prix très raisonnable. Mais maintenant, ma

---

<sup>54</sup> Robb de Peyster Tytus (1876-1913), archéologue amateur américain, inventeur des peintures murales et aux plafonds du temple d'Amenhotep III (ndt).

bibliothèque en croissance rapide devait être emballée pour être entreposée jusqu'à ce qu'un nouvel endroit en Angleterre puisse être trouvé pour elle. C'est avec beaucoup d'émotion que nous avons quitté ce qui avait été notre maison pendant si longtemps et où nous avions noué tant d'amitiés. Mais comme je l'ai déjà dit, l'Angleterre nous appelait, les enfants devaient y être éduqués, et je désirais être plus proche de mon père âgé qui vivait seul.

Mais où allions-nous maintenant nous établir en Angleterre ? Heddie aurait aimé vivre à la campagne mais je sentais bien que cela me couperait trop complètement des collections et des bibliothèques indispensables à mes études. Avant de pouvoir commencer à chercher une maison, nous devions trouver quelqu'un pour s'occuper de Rolf et Margaret, respectivement âgés de neuf et sept ans. Nous avons eu la chance de découvrir en Kathleen Boileau, elle-même âgée d'un peu plus de vingt ans, une gouvernante dont la capacité et la conscience ne pouvaient être surpassées. Aujourd'hui, après cinquante ans, elle reste l'une des amies les plus chères de notre famille. Nous n'avons pas hésité à confier les enfants à sa seule charge pendant que nous nous livrions à nos travaux. Ma chronologie des deux années suivantes est très floue et je suis incapable de me souvenir de la séquence des différents déménagements qui ont abouti à la découverte de notre splendide nouvelle maison à Londres. Pendant une courte période, nous avons loué une maison bien située à Penn, en haut des collines derrière Beaconsfield, mais ici aucune place n'a pu être trouvée pour ma bibliothèque et il y avait d'autres inconvénients. Le but de ce carnet étant uniquement de consigner l'évolution de mon travail de chercheur, je passerai le plus rapidement possible sur les événements des dix-huit mois suivants. Kathleen et les enfants étaient installés à Minchinhampton, un lieu de toute beauté dans les Cotswold, où deux amis de Heddie, la romancière Constance Armfield et son mari, l'artiste Maxwell Armfield, vivaient au milieu de toute une colonie de personnes surdouées qui formaient, au milieu d'un

environnement naturel merveilleux, un lieu qui ne pouvait manquer d'être agréable et de participer à la bonne santé de nos enfants. C'est sans doute ici que nous sommes entrés en contact avec un architecte très talentueux qui a transformé une maison victorienne du type le plus conventionnel en un manoir très admiré qui est devenu notre maison jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Notre voisin le plus gentil et le plus généreux, Sir Edmund Davis, s'est avéré un propriétaire idéal, et notre architecte, Morley Horder, a compensé ses nombreux retards par l'habileté avec laquelle il a transformé le 9 Lansdowne Road, W.11 en une maison qui me donnait enfin la bibliothèque dont j'avais besoin ainsi que de belles chambres pour tous les autres membres de la famille. Heddie et moi avons pris le plus grand intérêt à meubler et à décorer cette demeure presque idéale située en un endroit depuis lequel j'avais un accès facile au *British Museum* et à la bibliothèque *Edwards* de l'*University College* à Gower Street, alors que nous étions assez proches de Kensington Gardens et de Hyde Park pour avoir de bonnes occasions de faire de l'exercice. J'ai pu jouer au tennis sur gazon à Campden Hill à moins de dix minutes de chez moi, et le *Queen's Club* était également facilement accessible en taxi. Ici, il n'y avait plus de raison de regretter d'avoir quitté notre aimable maison de Berlin.

Une rencontre fortuite au Caire m'a apporté une nouvelle collaboration et une nouvelle amitié. T. E. Peet, qui avait été persuadé par Randall Maclver de se lancer dans une étude intensive de la préhistoire italienne, constatant qu'il n'y avait là aucune perspective de revenus permanents, se tourna vers l'Égypte. Encouragé par P. E. Newberry<sup>55</sup>, il rejoignit John Garstang<sup>56</sup> dans les fouilles de ce dernier à Abydos, mais plus tard, au printemps 1909, il accompagna Newberry pour certains travaux dans le Delta. Me rencontrant *fortuitement* (sic) au Caire, il m'a demandé si je

---

<sup>55</sup> Percy Edward Newberry (1869-1949), égyptologue britannique, professeur d'histoire ancienne et d'archéologie à l'université du Caire (ndt).

<sup>56</sup> John Burges Eustace Garstang (1876-1956), archéologue, égyptologue et orientaliste britannique, fondateur du musée des Antiquités de Palestine à Jérusalem (ndt).

pouvais l'aider à apprendre l'égyptien. Toujours désireux d'avoir un nouvel élève, j'y consentis avec joie et lui proposai de venir étudier avec moi au mois de mai suivant à Oxford, où j'avais maintenant succédé à MacIver dans le *Laycock Studentship*. Ce plan s'est avéré irréalisable en 1910, mais a trouvé son accomplissement en 1911. À cette époque, Peet avait, grâce à sa capacité singulière d'auto-instruction, acquis une bonne connaissance pratique du moyen égyptien. Je me suis donc limité à l'initier à l'égyptien tardif, et ensemble nous avons travaillé sur le *Papyrus Abbott*, qui servira plus tard de base à ses admirables publications *The Mayer Papyri* (1920) et *The Great Tomb-Robberies of the Twentieth Dynasty* (1930). A part ces quelques semaines avec moi, pour autant que je sache, Peet n'a jamais suivi de cours de philologie égyptienne. Néanmoins, avant de mourir en 1934, il était devenu un érudit solide non seulement en hiéroglyphique, pour l'étude duquel il fut sans doute grandement aidé par le prêt de mes cahiers, mais aussi en copte et en démotique, un exploit vraiment remarquable (JEA XX. 66 suivant.).

C'est pourtant dans un tout autre domaine que ma coopération avec Peet va trouver une évolution vraiment surprenante. En 1905, Flinders Petrie, fouillant à Serabit el-Khadim<sup>57</sup> dans la péninsule du Sinaï, avait découvert et copié un grand nombre d'inscriptions en hiéroglyphes égyptiens pour les ajouter à celles précédemment connues mais les avait laissées inédites et non traduites. Ils ont presque tous été rédigés par des fonctionnaires égyptiens qui avaient été envoyés sur le site à la recherche des précieuses turquoises qui étaient censées s'y trouver. Lorsque l'*Egypt Exploration Society* nous a invités à assumer cette tâche qui avait été malheureusement négligée, nous avons accepté de bon cœur et le résultat a été un beau volume *in-folio* pour les planches dont (en 1919) Peet fut le principal responsable, tandis que les traductions et les commentaires, qui

---

<sup>57</sup> Sarabit al-Khadim est une localité dans le sud-ouest de la péninsule du Sinaï où la pierre de turquoise était extraite massivement des gisements durant l'Antiquité, principalement par les anciens Égyptiens (Wikipédia) (ndt).

devaient avoir été ma part dans l'entreprise, étaient réservés pour une date ultérieure<sup>58</sup>. Parmi les matériaux qui nous ont été remis figuraient les dessins de huit stèles rocheuses très endommagées, de deux statues accroupies et d'un sphinx sculpté de personnages dont certains étaient clairement empruntés aux hiéroglyphes, tandis que d'autres ne l'étaient pas. À contrecœur, nous nous tournâmes vers l'étude de ces inscriptions énigmatiques car il semblait y avoir peu d'espoir de découvrir leur nature. Presque immédiatement, le premier signe qui a attiré mon attention a été une tête de bœuf en haut à droite de la stèle la mieux conservée. Cela me rappela la vieille affirmation de Gesenius<sup>59</sup> selon laquelle les prototypes des lettres phéniciennes devaient avoir à l'origine les formes indiquées par les noms de lettres hébraïques, et en conséquence je m'exclamai à mon compagnon : « *Sûrement, nous devons avoir ici l'origine de la lettre phénicienne aleph* »<sup>60</sup>. Sa réponse ne fut pas encourageante, alors l'affaire en resta là pendant plusieurs semaines. En étudiant le problème à nouveau, mon premier pas fut de chercher quelle confirmation de ma supposition pourrait être trouvée. A mon grand étonnement, des équivalents presque parfaits furent immédiatement trouvés pour *bêth* « maison » , *mem* « eau »  - les Égyptiens ont toujours représenté l'eau comme une ligne en zigzag  - *ayin* « œil »  et *resh* « tête » , entre autres pour une raison ou une autre moins convaincante. Le nombre total de signes différents contenus dans ces inscriptions ne dépassait pas trente-deux et parmi ceux-ci certains pourraient bien être des variantes ; l'inférence naturelle était que l'écriture était alphabétique. Mais si c'est le cas, il faudrait qu'il y ait des séquences de lettres qui donneraient des mots individuels.

<sup>58</sup> Ceci fut finalement entrepris par Cerny dans une excellente réédition de notre volume intitulé *The Inscriptions of Sinai*, Part I, 1952. La partie II présentait les traductions.

<sup>59</sup> Heinrich Friedrich Wilhelm Gesenius (1786-1842), philologue et orientaliste allemand, auteur d'une Grammaire hébraïque (ndt).

<sup>60</sup> Ce qui suit est adapté de mon récit populaire dans *Legacy of Egypt*, pp. 56 foll. Mais voir aussi mon article original, JEA iii, 1-16.



Il nous a été facile d'isoler une séquence de quatre lettres qui apparaissait pas moins de six fois. En appliquant mon principe, j'ai lu le premier signe comme *b*, le second comme (*ayin*) - c'est un son guttural particulier qui n'est pas entendu en anglais - et le dernier comme *t*, la lettre hébraïque *tau* signifie un « masque » dont, en phénicien, la forme est † ou ✕. Le troisième signe m'a intrigué, car ce qu'il représentait n'était pas clair. En parcourant l'alphabet phénicien dans le premier ouvrage de référence qui m'est tombé sous la main, je me suis naturellement arrêté à *lâmedh* ʿ, même si ici le crochet était en bas, pas en haut. Sans tenir compte de cette difficulté insignifiante, je lisais maintenant *Ba'alat*, le féminin de *Ba'al*, désignation familière d'une éminente déesse sémitique. Étais-je alors en présence d'énigmatiques tablettes d'ex-voto pour *Ba'alat* ? J'avais les plus fortes raisons de le croire, puisque 1) la traduction égyptienne régulière du dieu sémitique *Ba'alat* était *Hathor* (donc à Byblos) et 2) la déesse du temple de *Ser âbît* était bien connue pour être *Hathor, Dame de la turquoise*, son nom apparaissant sur une grande majorité des inscriptions hiéroglyphiques qui s'y trouvaient.

Ainsi, sans forcer ni manifester aucun parti pris de ma part, par de simples combinaisons de quelques observations avec quelques faits constatés, les textes du Sinaï en écriture inconnue avaient donné le nom précis qu'on aurait pu s'attendre à y trouver. Serait-ce une simple coïncidence ? Je pensais et je pense toujours que non. Et je pensais évidemment que j'avais trouvé l'origine de notre alphabet, car le raisonnement employé formait un système rigide, et si la conclusion était acceptée, il serait à peu près impossible de nier les prémisses.

Les derniers paragraphes, extraits en cette année 1962 du livre de Clarendon Press *The Legacy of Egypt* (1942) constituent la partie vitale d'un long argument controversé qu'il faut laisser à d'autres. Néanmoins,

pour me rendre justice à moi-même, je pense que je dois souligner l'importance de ma découverte qui a été largement acceptée, mais aussi largement contestée, et pas seulement contestée mais aussi mal décrite par au moins deux érudits sémitiques compétents. De cela, je suis moi-même un peu coupable puisque dans mon article original (JEA iii (1916) p. 15) j'ai fait l'erreur de décrire ma lecture du mot *Ba'alat* comme « *issue d'une hypothèse invérifiable* ». Dans mon dernier livre *Egypt of the Pharaohs* (1961), pp. 25-26, j'adopte une vision beaucoup plus optimiste de ce que de nombreux autres érudits ont considéré comme une contribution à la science philologique de la plus haute importance. Je n'ai jamais manqué de souligner le fait que ma conclusion n'a pas été prouvée jusqu'au bout et ne le sera pas tant que des preuves n'apparaîtront pas pour nous permettre de lire avec certitude quelques autres mots de ces inscriptions très endommagées. Dans un article à paraître dans JEA xlvi, j'apporte de nouveaux arguments tendant à montrer que l'écriture protosinaïtique était celle utilisée par les Sémites qui assistèrent les Égyptiens dans leurs opérations minières à Sera Bit sous le règne d'Ammenemes III. Cela daterait cette écriture d'environ 1800 av. J.-C., bien plus tôt qu'on ne le suppose habituellement.

Je ne peux m'empêcher d'exposer ici le genre de malentendu qui risque de naître sur ce que j'insiste à considérer comme ma meilleure découverte. Le livre très savant de G. R. Driver<sup>61</sup> intitulé *Semitic Writing* (1948), qui accepte la lecture *Ba'alat*, bien que peut-être un peu à contrecœur (voir p. 144), écrit aux pp. 96-7 ce qui suit : « *Petrie reconnaissant un groupe de quatre ou cinq des signes qui se sont reproduits plusieurs fois, suggéraient qu'ils cachaient une phrase religieuse, et après plusieurs tentatives en partie réussies de la part d'autres personnes pour les lire, Gardiner a suggéré (l) b<sup>c</sup>lt (pour) Ba'alat. Il fut amené à cette suggestion, aujourd'hui universellement acceptée, en*

---

<sup>61</sup> Sir Godfrey Rolles Driver (1892-1975), orientaliste anglais réputé pour ses études sur les langues sémitiques et l'assyriologie (ndt).

*considérant que l'édifice dans lequel se trouvaient ces inscriptions était un temple d'Hathor, une déesse égyptienne assimilée à la déesse sémitique. Ba'alat* ». Cette déclaration de Driver est totalement fautive. Ma lecture de *Ba'alat* n'était pas une « suggestion » de ma part mais une affirmation, résultat certes surprenant mais issu d'une argumentation absolument logique basée sur les noms des lettres, comme je l'ai exposé ci-dessus.

Mon article sur l'Alphabet a été lu à la *British Association* à Manchester en 1915 et a suscité beaucoup d'intérêt. Mais maintenant, je dois revenir aux événements de 1912, pour autant que je puisse m'en souvenir. Je suis rentré d'Égypte au début de l'année et j'ai rejoint la famille à Stumpwell, Penn. Au bout d'un mois ou deux, nous avons eu la manifestation de l'arrivée d'un important événement familial en vue duquel nous avons souscrit un bail temporaire pour un appartement en hauteur dans Queen Anne's Mansions, où notre deuxième fils, John, est né le 4 novembre, dix ans tout juste plus jeune que son frère à un jour près. Ma vie au cours des prochains mois n'a laissé qu'une impression la plus floue dans ma mémoire mais je consignerai tout ce qui me semble indispensable pour mon objectif actuel. Il ne pouvait y avoir de vie de famille tant que les entreprises travaillaient à Lansdowne Road. Rolf et Margaret étaient toujours dans les Cotswolds, Heddie était naturellement occupée avec son bébé et à faire des achats pour la nouvelle maison, un travail qu'elle a fait avec beaucoup d'habileté et de perspicacité. Moi-même, encore dépourvu de ma bibliothèque, j'ai réussi à mener des recherches tant bien que mal. Après six ans en tant qu'étudiant-chercheur de Laycock, j'ai dû renoncer à ce poste, mais heureusement quelqu'un autre s'est présenté pour me remplacer. Un nouveau musée des Antiquités égyptiennes avait été institué à Manchester grâce à la munificence d'un magnat dont j'ai oublié le nom<sup>62</sup>, et l'Université crut devoir exprimer sa reconnaissance en fondant une sorte de poste où l'on pourrait donner des cours

---

<sup>62</sup> John Leigh Philips (1761-1814), industriel britannique et mécène (ndt).

d'égyptologie. Elliot Smith<sup>63</sup> a été très importun en me suppliant de l'aider dans cette affaire. Je ne pouvais absolument pas refuser alors je me suis arrangé pour aller à Manchester une journée tous les quinze jours donner une conférence en fin d'après-midi et une autre le lendemain matin. Une grande gentillesse m'a été témoignée par de nombreux professeurs parmi lesquels les éminents Elliot Smith et Boyd Dawkins<sup>64</sup>, bien que d'autres aussi éminents que Tout et Conway m'aient également offert l'hospitalité pour les nuits que je devais passer à Manchester. De 1912 à 1914, j'ai donc été lecteur en égyptologie à l'Université de Manchester. Je ne suis pas fier de ce bref épisode de ma carrière. Je n'avais presque pas d'élèves et j'étais très peu motivé dans l'exercice de mes fonctions. Je me demande ce que mes généreux hôtes ont pu penser de leur invité. Pour ma part, si j'avais été plus perspicace, j'aurais sûrement pu profiter davantage de mes rencontres avec des hommes de la plus haute distinction. Chez Elliot Smith, je me suis retrouvé un après-midi et un soir en compagnie du grand physicien Lord Rutherford<sup>65</sup>. Pour résumer ce que j'ai à dire sur cet intermède de mon existence, ce fut une période très agitée et malheureuse, mais en elle se trouvaient le germe et le schéma des années à venir, et je ne regrette pas les expériences qu'elles m'ont offertes.

Ce fut une joie et un délice d'entrer dans ma nouvelle maison, d'avoir ma famille autour de moi, de déballer et ranger mes livres, et de me lancer dans des recherches régulières. Ma bibliographie montrera à quel point j'ai été productif dans toutes les années à venir malgré la Première Guerre mondiale concernant les premiers mois sur lesquels je dois nécessairement écrire quelque chose. Nous avons commencé nos vacances d'été en 1914 avec les espoirs les plus heureux. J'allais voir mon

---

<sup>63</sup> Grafton Elliot Smith (1871-1937), médecin anatomiste, égyptologue, anthropologue et préhistorien australo-britannique (ndt).

<sup>64</sup> William Boyd Dawkins (1838-1929), géologue, paléontologue et archéologue britannique (ndt).

<sup>65</sup> Ernest Rutherford (1871-1937), physicien et chimiste néo-zélando-britannique, considéré comme le père de la physique nucléaire (ndt).

cher ami, Robert Hertz, et Heddie et moi-même, ainsi que Margaret l'avons rejoint, lui et sa famille, à Chamonix. Agréables, en effet, étaient nos entretiens et nos promenades ensemble, mais dans ce temps court mais heureux vint la fatale nouvelle de l'ultimatum<sup>66</sup> qui préfigurait le désastre sur le point de se produire. J'étais moi-même trop ignorant et trop insouciant de la politique pour soupçonner ne serait-ce qu'une tragédie imminente, mais Robert, en lisant son journal, a dit : « *C'est la guerre*<sup>67</sup> ». C'était la veille de mon départ de Chamonix. Notre programme était de nous rendre à Angholm via Copenhague. Je devais aller avant les autres pour travailler à Berlin, où nous devions nous rencontrer et voyager ensemble.

Il ne serait pas sans intérêt d'exposer notre bonne fortune au cours des semaines suivantes, mais soucieux de ne traiter ici que de mes recherches, je serai très bref. Nous avons rencontré Rolf, John et son infirmière à Copenhague comme prévu, et avons entendu la nouvelle de la déclaration de guerre en Suède pendant la nuit, nous sommes donc restés à Molle dans une pension jusqu'à ce que nous puissions recevoir de l'argent pour retourner en Angleterre, et avons finalement atteint Aberdeen depuis Bergen au début du mois d'octobre. Personne n'aurait pu être plus horrifié que moi par la guerre insensée qui avait été déclenchée. Autant j'admirais le courage et l'idéalisme de mes amis qui épousaient la cause patriotique, autant je n'ai jamais pu me persuader qu'elle pouvait faire autre chose que du mal, et j'étais dans une position exceptionnelle, ayant des intimités étroites de part et d'autre. Grâce à Lord Bryce<sup>68</sup> (que

---

<sup>66</sup> L'ultimatum du 23 juillet 1914 est une note diplomatique remise par l'ambassadeur austro-hongrois en poste à Belgrade au ministre serbe des Finances, seul membre du gouvernement royal présent dans la capitale ce jour-là. Rédigé avec le plus grand soin par un diplomate viennois, le baron Musulin von Gomirje, il constitue la réponse austro-hongroise à l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, héritier des couronnes d'Autriche et de Hongrie, le 28 juin précédent à Sarajevo, élément déclencheur de la Première Guerre Mondiale par le fait des alliances (Wikipédia) (ndt).

<sup>67</sup> En français dans le texte original (ndt).

<sup>68</sup> James Bryce (1838-1922), juriste, historien et homme politique britannique, ambassadeur aux États-Unis puis membre du Parlement du Royaume-Uni (ndt).

je n'ai jamais rencontré) et à Sir Frederick Kenyon<sup>69</sup>, il a été décidé que je ferais mieux de poursuivre mes recherches, et à ce jour, je suis heureux de ne pas avoir participé activement à la destruction de notre monde. Dans la dernière partie de la guerre, j'ai quand-même été appelé à consacrer deux heures par jour à lire et à résumer des journaux scandinaves pour le ministère de l'Information, mais c'est tout !

Enfin le cauchemar prit fin. Nous étions restés à Londres la plupart du temps, surtout avec des vacances d'été dans le nord du Pays de Galles, principalement à Llyngwrl que nous avons appris à aimer. Ma bibliographie me montre que j'avais apporté des contributions très importantes à l'égyptologie, trop disparates pour être passées en revue ici en détail, mais je porterai une attention particulière aux articles que j'ai écrits sur la religion et la psychologie égyptiennes, dont certains ont été publiés dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, quelques-unes (par exemple *Life and Death, Magic, Personifications*) dans la *Encyclopedia of Religion and Ethics* de Hastings et une ou deux dans le JEA ou ailleurs, la dernière nommée comprenant mon essai sur l'origine de l'alphabet sémitique discuté ci-dessus. Deux amitiés, toutes deux liées à l'égyptologie mais de manière très différente, se sont nouées au cours de cette période et je m'en souviens avec une profonde gratitude et affection, celle avec Lord Carnarvon<sup>70</sup> ayant été la plus inattendue. Avant la guerre, une lettre bien intentionnée mais malheureuse de Griffith<sup>71</sup> à Carnarvon disant que j'avais consacré beaucoup de temps au Caire à la célèbre *Tablette de Kamose* mais que j'étais ennuyé que l'autorisation de la publier ait été refusée, a amené Carnarvon à me recevoir très froidement quand je l'ai contacté à Guma où il fouillait. Une semaine ou deux plus

---

<sup>69</sup> Sir Frederic George Kenyon (1863-1952), papyrologue britannique, directeur du British Museum puis président de la *British School of Archaeology* de Jerusalem et de la *British Academy* de Londres (ndt).

<sup>70</sup> George Edward Stanhope Molyneux Herbert, 5<sup>e</sup> comte de Carnarvon (1866-1923) égyptologue britannique, financier des campagnes de fouilles de Howard Carter (ndt).

<sup>71</sup> Francis Llewellyn Griffith (1862-1934), égyptologue anglais, dont le nom a été donné au Griffith Institute (ndt).

tard, je discutais avec le Dr Marcus Johnson<sup>72</sup>, une de mes relations par alliance, dans le bar du *Winter Palace* lorsque Carnarvon est entré. Johnson a alors dit à Carnarvon : « *Quel est ce malentendu entre Gardiner et vous ?* » A cela, j'ai fait remarquer qu'en fait j'avais été ennuyé de ne pas être autorisé à rendre public un document historique important qui m'avait emmené au Caire à mes propres frais et avec une dépense de temps considérable, et j'ai demandé à Carnarvon de se mettre à ma place. N'aurait-il pas été pareillement contrarié ? À partir de ce moment-là, nous sommes devenus amis. J'étais enclin à l'éviter d'une façon ou d'une autre car j'étais parfaitement conscient que je n'appartenais pas à son monde. Mais il a délibérément recherché une relation d'amitié véritable, m'a invité bien souvent chez lui au château de Highclere<sup>73</sup> où j'ai appris à bien connaître sa magnifique collection d'antiquités égyptiennes. J'ai travaillé avec lui pour développer l'*Egypt Exploration Society* après la guerre, et aussi pour créer une *école britannique d'égyptologie* au Caire. Par l'intermédiaire de Carnarvon, j'ai eu une conversation avec Arthur Balfour<sup>74</sup> sur ce dernier sujet, mais bien que le grand homme politique ait montré l'intérêt et la courtoisie pour lesquels il était réputé, rien n'est sorti de cette réunion d'après-dîner. J'ai également fait la connaissance de cette manière de deux autres collectionneurs d'objets égyptiens, à savoir le maréchal Lord Grenfell et Sir John Maxwell, qui devinrent tous deux présidents de notre société l'un après l'autre. Par eux et par d'autres moyens, notre gouvernement a été persuadé de s'intéresser aux antiquités de l'Égypte, mais la démarche n'a abouti à rien. J'écrirai plus sur Carnarvon quand je parlerai de la grande découverte de Toutankhamon, mais déjà ici je souhaite exprimer ma profonde gratitude pour son amitié et ses encouragements, et je ne manquerai pas de dire

---

<sup>72</sup> physicien attaché à Lord Carnarvon (source : *American Journal of Archaeology*, vol. 66, n° 1 (Jan., 1962), p. 16) (ndt).

<sup>73</sup> Pour la petite histoire, ce château est régulièrement loué à des sociétés de production de films, et notamment à l'occasion du tournage de la série *Downton Abbey* (ndt).

<sup>74</sup> Arthur James Balfour (1848–1930), homme d'État, Premier ministre du Royaume-Uni et chef du parti conservateur, ministre des Affaires étrangères britannique pendant la Première Guerre mondiale (Wikipédia) (ndt).

quel grand plaisir j'ai retiré de sa compagnie et de les soirées heureuses au théâtre que nous passions ensemble, sans parler du luxe de ses splendides demeures à la campagne et à Londres.

D'un bien plus grand intérêt scientifique, bien sûr, et d'une intimité tout à fait égale, fut mon amitié avec Battiscombe Gunn<sup>75</sup>, qui devint plus tard professeur d'égyptologie à Oxford et qui succomba également bien trop tôt en 1950, à l'âge de soixante-sept ans. Il m'a fait le grand honneur de se décrire comme mon élève (Études p. xvii) et bien que je pense que cela soit vrai dans un sens, je devrais pourtant avoir honte si je ne reconnaissais pas l'immense dette que je dois à son intelligence aigüe et à ses travaux. Il était bien plus mon associé que mon élève, et j'invite le lecteur de ces notes à méditer le paragraphe (p. xiv) de la préface de ma *Grammaire égyptienne* où j'énumère tout ce que je lui dois, surtout en ce qui concerne l'enseignement universellement accepté sur les temps égyptiens que l'on trouvera dans ses *Études marquantes sur la syntaxe égyptienne* (1924).

Gunn était devenu invalide de guerre au début du conflit, et il a accepté avec plaisir mon invitation à venir travailler avec moi à Lansdowne Road. Il a été convenu qu'il consacrerait plusieurs heures par jour à travailler pour moi, mais pas pendant trop de temps pour l'empêcher de poursuivre ses propres intérêts. Je lui ai suggéré de commencer par un index des endroits où les mots égyptiens et leurs significations avaient été discutés et cette bibliographie, poursuivie plus tard par Faulkner<sup>76</sup> à partir de 1926, ne remplit pas moins de vingt cartons qui furent donnés plus tard au *Griffith Institute*. Cette entreprise s'est avérée utile à la fois pour moi et pour d'autres à diverses occasions, mais moins que je ne l'avais espéré pour deux raisons : en premier lieu l'incomplétude due à diverses

---

<sup>75</sup> Battiscombe George Gunn (1883-1950), égyptologue et philologue britannique.

<sup>76</sup> Raymond Oliver Faulkner (1894-1982), égyptologue britannique, assistant de Alan Gardiner, auteur d'un *Dictionary of Middle Egyptian* (ndt).

circonstances, parmi lesquelles la Seconde Guerre mondiale, et en second lieu ma prise de conscience croissante qu'un pourcentage très élevé des discussions sur les mots dans différents livres et périodiques étaient à mon avis de la *daube* (sic), de sorte que les références recueillies avec tant de diligence n'avaient qu'une valeur limitée. Néanmoins, j'ai bon espoir que ce travail auquel Gunn a consacré tant de temps portera un jour ses fruits.

Cependant, les entretiens que Gunn et moi avons eus sur la grammaire égyptienne et sur la théorie linguistique en général étaient beaucoup plus précieux. J'avais depuis longtemps décidé que la grammaire d'Erman, bien que de grande renommée à son époque, était tout à fait insuffisante à bien des égards. Le plus grand défaut que Gunn et moi avons trouvé était que les érudits allemands, qui avaient rassemblé les aspects externes de la forme grammaticale avec tant d'application et de succès, s'intéressaient beaucoup moins aux problèmes de sens. Il leur suffisait de distinguer les diverses classes verbales et formes verbales, mais les distinctions de temps, etc., qui étaient ainsi véhiculées, n'étaient jamais discutées. Ce n'était pas le cas pour Gunn et moi-même et petit à petit un modèle entièrement nouveau d'analyse syntaxique a émergé de nos efforts combinés. Je dirai cependant que j'étais parfois presque désespéré de l'improductivité de mon partenaire. Il était très bohème et une grande partie de ses recherches se poursuivait chez lui en pleine nuit. Après quelques années, peut-être vers 1920, il fut convenu que Gunn devrait chercher un emploi ailleurs, et dans les années suivantes, il devint assistant aux fouilles à El Amarna, puis compagnon de Firth<sup>77</sup> à Saqqarah, puis il devint conservateur du Musée du Caire de 1928 à 1931 et, après avoir occupé un poste similaire à Philadelphie, il devint professeur d'égyptologie à Oxford, succédant à Peet en 1934.

---

<sup>77</sup> Cecil Mallaby Firth (1878-1931), égyptologue britannique, inventeur du serdab de Djéser qui contenait des textes hiéroglyphiques désignant Imhotep comme le concepteur de la pyramide à degrés de Saqqarah (Wikipédia) (ndt).

Une fois de plus, la chronologie me fait défaut mais je me souviens très bien d'une occasion qui était d'une grande importance pour nous deux. Un jour, Gunn m'apporta une liasse d'articles sur divers points de grammaire égyptienne qu'il avait écrits à mon insu et qu'il voulait soumettre à ma critique. A mon grand étonnement, ces articles comportaient des découvertes syntaxiques de la plus haute importance. Il est possible ou même probable que le travail original ait reflété une grande partie de nos discussions communes, mais bon nombre des résultats de Gunn étaient entièrement nouveaux pour moi, et j'étais donc très excité de me familiariser avec des choses qui ne pouvaient être décrites autrement qu'étant des « témoins d'époque ». Mais voilà que Gunn m'a demandé de lui rendre ses manuscrits en me disant : « *Je souhaite faire quelques ajouts et reconsidérer certains points* ». A cela, je répondis qu'il avait travaillé à mes frais pendant plusieurs années sans me donner aucune contrepartie et que j'avais bien l'intention de garder ses articles et de les faire imprimer. Il fut très en colère face à mon ultimatum, mais il n'avait pas d'autre choix que de l'accepter. J'ai exécuté ma menace et participé en fait à créer sa réputation !

En Allemagne, la parution des *Studies in Egyptian Syntax* de Gunn (1924) suscita un grand intérêt et, en particulier, Sethe ne se laissa pas de se référer dans ses cours à *Die Gunnsche Regel*<sup>78</sup> ! J'ose dire que le comportement de mon vieil ami Gunn dans cette affaire à mon égard était désagréablement dictatorial, mais il ne fallut pas longtemps avant qu'il ne me pardonne, comme on l'a vu dans le paragraphe de remerciements que j'ai cité ci-dessus. On verra d'après la bibliographie de Gunn que son élève égyptien, Bakir, compila après sa mort (Ann. du Serv. L. 423-5), que ses publications ultérieures furent relativement maigres à la lumière de son incontestable génie, mais il y avait deux raisons à cela : premièrement, il était un perfectionniste incorrigible et deuxièmement parce qu'il décida de

---

<sup>78</sup> « Les règles de Gunn » (ndt).

s'absorber avec enthousiasme à l'enseignement, une profession dans laquelle il a obtenu un grand succès (voir JEA XXXV, 105).

Deux autres volumes ont été ajoutés à la série des *Tombes thébaines* avant que j'y prenne à nouveau une part très active, mais j'avais rassemblé les inscriptions lors de plusieurs visites en Égypte et, dans le cinquième volume traitant de la tombe du vice-roi nubien Huy I, j'ai été définitivement partenaire avec Nina Davies (1926). Mais, dans les années d'après-guerre, une nouvelle entreprise d'une très grande importance me conduisit au Caire et m'y retint pendant plusieurs saisons, l'affaire des *Coffin Texts*<sup>79</sup>. C'est dans ce contexte que je suis entré en contact si étroit avec James Henry Breasted, bien que ma coopération avec cet éminent érudit et explorateur - une coopération dont nous avons tous deux profité et qui s'est transformée en une amitié très appréciée - ait été mal décrite ou plutôt ignorée dans la biographie que Charles, son fils aîné, écrivit sur lui après sa mort. Je vais donc maintenant raconter l'histoire à ma manière.

Kurt Sethe, l'égyptologue allemand le plus éminent après Adolf Erman, avait passé de nombreuses années à étudier les *Textes des Pyramides*, ainsi appelés parce qu'ils se trouvaient d'abord dans les Pyramides des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> dynasties. Mais, à côté de ces textes religieux égyptiens très anciens, il restait un grand nombre de textes un peu plus récents qu'il était urgent de copier et de publier ; ces textes, en grande partie les extraits du fameux *Livre des Morts*, étaient inscrits sur les parois intérieures de sarcophages rectangulaires, pour la plupart en bois peint, appartenant à la période précédant immédiatement l'avènement du Moyen

---

<sup>79</sup> Les *Textes des sarcophages* sont un corpus de textes funéraires rédigés en hiéroglyphes cursifs sur certains sarcophages du Moyen Empire. Ils résultent d'une extension des rites funéraires jusque-là réservés au roi, et d'une utilisation des *Textes des pyramides*, auxquels s'ajoutent de nouvelles formules (Wikipédia) (ndt).

Empire. P. Lacau<sup>80</sup>, éminent directeur du *Service égyptien des antiquités* et philologue très compétent, avait pris un bon départ dans cette tâche mais, au fil du temps, il s'est rendu compte que ses autres fonctions l'empêcheraient de la poursuivre, le matériel étant très abondant. Parlant de la question avec Sethe, il fut convenu que j'étais la bonne personne pour s'attaquer à ce travail important. Cependant, on apprit bientôt que Breasted avait la même entreprise en tête, bien qu'il ait d'abord imaginé que des photographies de tous les sarcophages suffiraient<sup>81</sup>. Après avoir pris contact avec Breasted, je l'ai convaincu que les copies à la main étaient une nécessité absolue, et il a été rapidement convenu que nous devrions collaborer à cette tâche ardue. De plus, il apprit que les frais seraient pris en charge par l'*Oriental Institute of Chicago*, la fondation grandiose due à la générosité de John D. Rockefeller, Jnr., jeune successeur de son père. Breasted et moi nous sommes convenus de nous rencontrer au Caire en décembre 1922, puis de commencer ensemble nos copies. On avait d'abord pensé que Lacau nous rejoindrait, mais il trouva cela impossible et nous remit très généreusement ses exemplaires d'avant-guerre. Avant que nous puissions commencer, il a fallu décider de bien des préliminaires, et je crois pouvoir m'attribuer le mérite d'avoir posé les principes que Breasted et moi nous sommes engagés à observer. Les originaux étaient pour la plupart inscrits en hiératique, ce qui devait bien sûr être transcrit en hiéroglyphique. En éditant les *Textes des Pyramides*, Sethe avait adopté la méthode démodée d'écrire les textes de gauche à droite, comme dans les livres imprimés en utilisant une police hiéroglyphique, et ses volumes présentaient le texte en lignes horizontales au lieu des colonnes verticales qui étaient les règles avec les originaux gravés. Mes propres publications du *Conte de Sinouhé* m'avaient appris que les transcriptions hiéroglyphiques devaient rectifier l'habitude de

---

<sup>80</sup> Pierre Lacau (1873-1963), égyptologue et philologue français, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale puis directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte à la suite de Gaston Maspéro, à l'origine de la décision du gouvernement égyptien pour que les objets découverts par Howard Carter dans la tombe de Toutânkhamon restent en Égypte (ndt).

<sup>81</sup>De Buck, dans *Textes du sarcophage*, p. ix, s'est, je pense, trompé sur ce point.

Sethe dans ces deux détails, ce qui entraînait la conséquence supplémentaire que les signes dans les transcriptions devaient être tournés vers la droite. Un autre point sur lequel j'ai insisté, c'est qu'aucun texte ne doit être considéré comme définitivement traité s'il n'a été contrôlé par au moins deux personnes. Peut-être cette stipulation n'a-t-elle pas été observée de manière tout à fait cohérente, mais elle l'a été sauf lorsque les circonstances l'ont rendue impossible. Breasted a fait reproduire des exemples de pages de nos copies dans *Oriental Institute Communications* No. 1, pp. 80-1, où de plus amples informations sur ce projet peuvent être lues. Une part assez mineure dans le travail de la première année a été prise par Ludlow S. Bull<sup>82</sup>, un élève de Breasted, qui était un charmant compagnon et est devenu l'un de mes amis les plus proches.

Breasted a pris une part énergique au travail de notre première saison, et j'ai été émerveillé par la précision avec laquelle cet érudit aux multiples facettes a accompli ses copies. L'année suivante, cependant (1923-24), ce travail de copie fut interrompue par la découverte de la tombe de Toutankhamon, et avec les obligations croissantes de Breasted, il devint clair qu'il devrait se retirer du projet. Dans « *La saison prochaine* » de De Buck<sup>83</sup> (Coffin Texts, p. x), celui-ci écrit: " *J'ai été engagé comme assistant du Dr Gardiner, car la tâche était évidemment trop importante pour qu'un seul homme puisse l'entreprendre seul. A partir de ce moment, l'entreprise s'est pratiquement confinée à Gardiner et à moi-même. Comme Gardiner devait consacrer la plus grande partie de son temps à d'autres tâches, nous sommes rapidement convenus que je copierais les textes au Caire et en Europe et qu'il vérifierait mes résultats à intervalles réguliers.* » Un compte rendu admirable du développement ultérieur de cette tâche a été donné dans l'introduction de De Buck que je viens de

---

<sup>82</sup> Ludlow Sequine Bull (1886-1954), égyptologue américain.

<sup>83</sup> Adriaan de Buck (1892-1959), égyptologue néerlandais, auteur d'une *Egyptische Grammatica* et de la série *Textes des sarcophages (Coffin texts)* en sept volumes (ndt).

citer, mais je tiens à dire quelque chose de plus au sujet de l'homme et de son aptitude exceptionnellement qualifiée pour cette entreprise. C'était un Hollandais qui avait collaboré avec Sethe, à Göttingen dans une série d'articles intitulée *Totenbuchstudien*<sup>84</sup>, H. Kees et deux savants moins importants y prenant également part. De Buck, plutôt flegmatique et silencieux, était cependant doté d'une grande érudition et d'une grande persévérance ; personne d'autre n'aurait été disposé à poursuivre cette tâche ennuyeuse et exigeante pendant trente-deux ans, en fait, jusqu'à sa mort d'une crise cardiaque tout à fait inattendue en 1959, après avoir été professeur à Leyde pendant de nombreuses années. Aucun de nos collègues n'aura été plus regretté. Il avait un humour délicieux avec lequel il aurait pu nous charmer plus souvent s'il n'avait pas eu une aversion intense pour l'écriture de son courrier... Il venait de terminer son septième et dernier volume des *Coffin Texts*, une réalisation merveilleuse. Ses traductions et commentaires sont maintenant entre les mains d'un élève habile<sup>85</sup>, mais personne ne pourra réparer la perte que nous ressentons tous encore. Je m'étais moi-même profondément ennuyé sur cette tâche difficile il y a de nombreuses années ! Néanmoins, j'ai continué à travailler au Caire par intermittence jusqu'en 1929, lorsque Golenischeff<sup>86</sup> est venu au Musée pour me parler de la grande découverte de son papyrus<sup>87</sup>.

Le 6 novembre 1922, Carnarvon m'a téléphoné à Lansdowne Road pour m'informer qu'il venait de recevoir un télégramme de Carter, alors à Louxor, lui disant qu'il avait fait une merveilleuse découverte dans la

---

<sup>84</sup> ZÄS, lvii-lix. Ce travail a été fait en 1919.

<sup>85</sup> Le révérent T. Bruinsma, qui vit maintenant à Leiden et travaille dans la bibliothèque de De Buck à Klasens, 24 05 1962 (Tjalling Bruinsma (1916-2012) ndt).

<sup>86</sup> Vladimir Semionovitch Golenichtchev (1856-1947), égyptologue russe, à l'initiative de la création du *Musée des Beaux-Arts Pouchkine* de Moscou par le don de son immense collection (ndt).

<sup>87</sup> Le *papyrus mathématique de Moscou*, aussi appelé *papyrus Golenichtchev* d'après le nom de son inventeur, Vladimir Golenichtchev, est un papyrus contenant des résultats mathématiques. Avec le *papyrus Rhind*, c'est un des deux plus fameux papyrus mathématiques égyptiens (Wikipédia) (ndt).

Vallée, une tombe magnifique avec des sceaux intacts, et Carnarvon m'a demandé s'il pourrait s'agir de la tombe de Toutankhamon. J'ai répondu que je n'étais pas très au courant de l'histoire de la Vallée et qu'il fallait attendre et voir. Le 23 novembre, Carnarvon arriva à Louxor avec sa fille Evelyn. Je n'ai pas l'intention de narrer ici cette histoire souvent racontée pendant les semaines et les mois qui suivirent, mais je vais exposer ici quelques faits dont je suis le seul à avoir connaissance et qui ont conduit Carnarvon à être très décrié par le monde journalistique. Après son examen rapide de la tombe, celle-ci fut refermée et Carnarvon retourna en Angleterre pour passer Noël, selon son habitude, avec les siens. Mais des nouvelles passionnantes s'étaient rapidement propagées et les journalistes étaient constamment à sa porte ou lui téléphonaient le soir quand il était déjà couché. Cette situation était intolérable. Carnarvon m'avait tout raconté sur la découverte et j'étais constamment avec lui pendant qu'il était à Londres. Je déjeunais avec lui un jour lorsqu'un serviteur est entré et a annoncé un appel téléphonique du rédacteur en chef du *Times* en personne (je pense que c'était Dawson). Carnarvon fut contrarié d'être interrompu dans son déjeuner et se tourna vers moi en disant : « *Sois gentil et réponds-lui de ma part.* » Dawson m'a alors expliqué que la découverte était une "nouvelle" de la plus haute importance et pouvait valoir cher ; et j'ai pensé que Carnarvon serait peut-être prêt à donner le monopole de cette actualité au *Times*. Je lui ai bien évidemment répondu qu'une telle question n'était pas de ma compétence. A ce moment, Carnarvon vint me rejoindre, comprenant sans doute qu'il se devait d'être poli avec une telle personne. Dawson a répété sa question et a ajouté comme argument convaincant qu'au moment de l'expédition sur l'Everest<sup>88</sup>, il avait bénéficié d'un monopole à l'entière satisfaction et à l'avantage de tous les intéressés. Dawson a terminé la conversation pour permettre à Carnarvon d'y réfléchir. Sa première

---

<sup>88</sup> L'expédition sur l'Everest de 1922 est une expédition d'alpinisme britannique dont l'objectif était d'effectuer la première ascension de l'Everest tout en utilisant des bouteilles d'oxygène (Wikipédia) (ndt).

réaction fut de me demander ce que j'en pensais et je lui répondis qu'il serait peut-être sage de notre part de consulter le secrétaire de la *Royal Geographical Society*. C'est ce que nous avons fait et on nous a dit que le monopole accordé au *Times* s'était révélé effectivement entièrement satisfaisant. Ce fut la dernière fois que j'entendis parler de l'affaire jusqu'à ce que je retourne à Louxor peu après le Nouvel An, un peu avant Carnarvon. Celui-ci me dit qu'il avait accepté l'arrangement et qu'il avait ainsi été débarrassé des enquêteurs importuns. Mais il raconta aussi que, lorsqu'il déjeunait avec l'un des grands patrons de presse, ce dernier lui avait dit : « *Eh bien, je peux vous dire que vous vous repentirez d'avoir accordé ce monopole* ». Et il en fut ainsi : trois représentants de grands journaux furent envoyés sur place pour collecter toutes les nouvelles qu'ils pouvaient trouver et l'un d'eux alla même jusqu'à dire que Carnarvon avait « prostitué l'archéologie » en concluant un marché lucratif. On oubliait complètement que les longues fouilles de la vallée avaient été extrêmement coûteuses et que, si Carnarvon avait essayé de récupérer ses dépenses dans une certaine mesure - il n'en a jamais discuté avec moi -, c'était naturel et juste. Ce n'était que le début des troubles liés à la découverte. Les visiteurs potentiels sont arrivés par centaines, le *Service des Antiquités* a mis tous les obstacles sur le chemin de Carter, les tempéraments sont devenus très échauffés et une grande imprudence a été montrée par Carter, ce qui a abouti à ce que le *Metropolitan Museum* déclare qu'ils ne donneraient plus de subventions. Mais si cette source de fonds se tarissait, d'où en viendraient-ils d'autres ? Je ne souhaite pas dissimuler ou discuter ici de certaines irrégularités survenues à l'occasion de la découverte, ni raviver des souvenirs de litige et d'acrimonie qui ne me concernent vraiment pas. Je dois cependant faire quelques brèves références aux tentatives que j'ai faites de temps à autre pour obtenir une publication complète qui, je le crains, n'est maintenant plus possible. Nous avions de grands espoirs lorsque, grâce à la générosité de Miss Phyllis

Walker<sup>89</sup>, toutes les notes de Carter furent remises au *Griffith Institute* d'Oxford, et il semblait même que les dépenses nécessaires seraient prises en charge par les Égyptiens eux-mêmes. Il a été convenu entre Drioton<sup>90</sup> et moi-même en 1951 que nous devions chercher une entrevue avec Taha Husein, le ministre de l'Éducation, et devrions lui soumettre notre cas. Nous avons expliqué que les trois volumes publiés par Carter n'étaient en aucun cas une véritable publication scientifique, mais que leur production coûterait environ 30 000 £. Nous avons obtenu la promesse qu'une telle subvention serait demandée au gouvernement et plus tard on nous a dit que notre demande avait été favorablement acceptée par le Conseil des ministres. Mais hélas, des considérations politiques sont intervenues pour anéantir nos efforts et on n'a plus entendu parler de ces 30 000 £. Au cours de cette année (1962), au moins une chose importante a été publiée en rapport avec la découverte, à savoir la *Magnifique boîte peinte de Toutankhamon*. Ceci est le fruit conjoint des efforts de Nina Davies et de moi-même, une maigre offrande à notre science et à nos collègues, mais en faire plus s'est avéré impossible, bien que peu à peu, beaucoup puisse encore être fait progressivement ; il ne faut pas oublier les belles photographies des sanctuaires publiées dans la *série Bollingen* par Piankoff<sup>91</sup> et Rambova<sup>92</sup>.

La mort de Carnarvon le 6 avril 1923 fut le point culminant d'une saison mêlée d'excitations et de chagrins. Il se serait peut-être remis de la piqûre de moustique qu'il a eue à Louxor s'il avait mieux pris soin de lui. Ne tenant pas compte des conseils du médecin, il descendit au Caire et m'invita à dîner avec lui au Mohammed Ali Club. Il m'avoua être très

---

<sup>89</sup> Nièce de Howard Carter, à laquelle celui-ci avait confié toutes ses notes en 1939 et que celle-ci donna au Griffith Institute en 1945 (source : <https://archive.griffith.ox.ac.uk/index.php/tutankhamun-archive>) (ndt).

<sup>90</sup> Chanoine Étienne Marie Félix Drioton (1889-1961), égyptologue français, successeur de Pierre Lacau à la direction du Service des Antiquités de l'Égypte (ndt).

<sup>91</sup> Alexandre Piankoff (1897-1966), archéologue et égyptologue russe (ndt).

<sup>92</sup> Winifred Kimball Shaughnessy, dite Natacha Rambova (1897-1966), danseuse, scénariste et costumière américaine, se découvrit une passion pour l'Égypte antique lors d'un voyage à Louxor en 1936 où elle rencontra Howard Carter (ndt).

fatigué et découragé, et insista pour aller au cinéma, puis il me dit qu'il avait mal au visage et je l'ai supplié de retourner à son hôtel, le Continental. Mais non, il voulait voir la fin du film et il rentrerait après. Son érysipèle a été suivi d'une pneumonie et malgré la présence des meilleurs médecins du Caire convoqués par Lady Carnarvon, qui était arrivée le plus tôt possible, il est décédé au bout d'une semaine ou deux. Sur son lit de mort, ou plutôt un jour ou deux auparavant, il m'avait convoqué et m'a confié un héritage supplémentaire pour sa fille bien-aimée, Evelyn. Sa mort m'a été annoncée tôt un matin par Maudslay<sup>93</sup> et a été un grand choc. J'avais pensé que sa guérison était presque certaine.

Ce fut pour moi un soulagement de rejoindre Breasted suite à son invitation pour visiter la Palestine. De la mer Morte, où nous nous sommes baignés tous les trois (car Ludlow Bull nous accompagnait) et d'où sommes ressortis aussi collants que si nous avions été trempés dans du chewing-gum, nous sommes allés en automobile jusqu'à Jérusalem, où nous avons déjeuné avec Sir Herbert Samuel<sup>94</sup>, en jouissant d'une vue magnifique sur le désert sans fin au-delà de l'eau scintillante. Notre visite nous a emmenés à Nazareth et, de là, autour de la plaine d'Esdraelon, nous sommes passés à Megiddo puis à Acre et nous avons remonté la côte phénicienne jusqu'à Byblos au-delà de Tyr et Sidon. Ce fut une expérience merveilleuse, renforcée par la charmante compagnie de Breasted et celle de mon cher ami Ludlow. Mais le moment était venu de retourner dans mon pays rejoindre ma famille. Cela avait été une saison capitale en Égypte et en Palestine, et le changement était le bienvenu. Dans ma bibliothèque, de nombreuses tâches nouvelles m'attendaient, tandis que des visites devaient aussi être rendues à mon Père qui venait de s'installer dans la nouvelle maison qu'il s'était fait construire à Wonston.

---

<sup>93</sup> Alfred Percival Maudslay (1850-1931), diplomate, explorateur, photographe et archéologue britannique (ndt).

<sup>94</sup> Herbert Samuel (1870-1963), homme politique qui fut le premier Haut-Commissaire britannique en Palestine (ndt).

Ce n'est qu'en 1927 que l'œuvre que je suppose devoir reconnaître qu'elle fut la réalisation la plus importante de ma vie a vu le jour. Ma *grammaire égyptienne*, résultat de beaucoup de réflexion, de nombreuses discussions avec d'autres et de nombreuses expérimentations, avait toujours été mon objectif, conscient ou inconscient. N'occupant pas de poste universitaire, je n'avais jamais eu les étudiants-élèves qui sont normalement la bénédiction ou la malédiction des enseignants. Griffith, qui allait avoir soixante-cinq ans - il est né en 1862 - écrivit à Hogarth<sup>95</sup> que, si je me sentais disposé à reprendre son lectorat, il aimerait se retirer en ma faveur. Je n'étais pas disposé à le faire, et bien qu'on m'ait proposé à plusieurs reprises le poste de professeur à Oxford, j'ai toujours refusé de renoncer à ma liberté. On a raconté comment j'ai donné quelques leçons à Peet et que Gunn m'a fait l'honneur de se dire mon élève. Le seul autre enseignement que je me souvienne avoir donné au cours de ces années était quelques leçons décousues à Nina Davies à Gurna et quelques leçons bien auparavant à une vieille institutrice à la retraite très intelligente et agréable que j'ai connue avant de quitter Berlin. C'est à cette dame presque oubliée que je dois l'excellent index qu'elle<sup>96</sup> a ajouté en tapuscrit à mes *Textes hiéroglyphiques*, première partie, publiés en 1911.

Ma *grammaire égyptienne*, je l'avoue impudiquement, a été un immense succès. Elle en est à sa troisième édition (1957) et la demande ne semble pas vouloir diminuer. Il est récemment venu à ma connaissance que plus d'un petit garçon en a réclamé le cadeau. Mais d'où venait cette attirance ? Elle est magnifiquement imprimée et les hiéroglyphes qui y sont utilisés (j'en parlera plus loin) sont très bien rendus. Le livre est volumineux et il n'est pas cher ! Peut-être puis-je me flatter que les premières leçons - car elles sont divisées en leçons avec des vocabulaires qui s'y rapportent - ne sont pas tout à fait hors de portée des écoliers les plus intelligents, mais néanmoins, les ventes ont été phénoménales.

---

<sup>95</sup> David George Hogarth (1862-1927), archéologue britannique (ndt).

<sup>96</sup> Mlle Woodward.

Certains savants à l'esprit académique *sec comme de la poussière* (sic), ont sans doute eu du mal à approuver un tel ouvrage qui se présentait comme assimilé au manuel pour débutants d'E. Otto<sup>97</sup>, mais sauf pour un ou deux professeurs d'université sur le continent, ma méthode a été acceptée et a prouvé son efficacité. Mais je passe maintenant à l'exposition de certains de ses aspects les plus importants.

Je ne pouvais envisager mon livre autrement que comme imprimé avec des caractères hiéroglyphiques, mais utiliser la police introduite par Lepsius<sup>98</sup> en 1875, la fameuse police *Theinhardt*<sup>99</sup>, présentait deux inconvénients très évidents. Premièrement, la hauteur des caractères était considérablement supérieure à celle des européens avec lesquels on ne pouvait s'empêcher de les utiliser conjointement, de sorte que des lacunes disgracieuses se produisaient nécessairement chaque fois que les deux étaient utilisés côte à côte. Prenez n'importe quel volume du *Zeitschrift für ägyptische Sprache* et ce défaut devient désagréablement apparent ; il ne pouvait évidemment être évité que par l'emploi de caractères hiéroglyphiques avec des corps de même taille que la police *Roman* choisie pour être utilisée à leurs côtés. Par conséquent j'ai décidé, dans la mesure de mes moyens, de créer deux nouvelles fontes, une de 18 points et une de 12 points (pica). C'est ce que j'ai réussi à faire, et les deux sont utilisés dans ma grammaire. Un autre inconvénient de la police *Theinhardt* était qu'elle était ouvertement basée sur des textes originaux de la vingt-sixième dynastie, et on estimait maintenant que, dans l'impression de textes hiéroglyphiques, une série de formes moins dégradées devrait être disponible, les tombes de Thèbes de la dix-huitième dynastie semblant offrir les meilleurs et les plus riches matériaux. Heureusement, Nina et Norman Davies sont venus à la rescousse ; avec une persévérance

---

<sup>97</sup> Eberhard Otto (1913–1974), égyptologue allemand, auteur avec Wolfgang Helck d'une monumentale *Encyclopédie de l'égyptologie* (ndt).

<sup>98</sup> Karl Richard Lepsius (1810-1884), égyptologue, philologue et archéologue allemand.

<sup>99</sup> créée à la demande de l'Académie royale des sciences de Prusse à Berlin pour Richard Lepsius par Ferdinand Theinhardt (1820-1906) (ndt).

inlassable, ils cherchèrent de bons originaux et c'est à partir de ceux-ci que, à quelques exceptions près, les nouveaux types ont été modelés. Tous les détails concernant la découpe des matrices se trouvent dans le document *Catalogue of the Egyptian hieroglyphic printing type*, édité de façon non publique en 1928, et qui fut suivi d'un supplément en 1953. Il serait agréable de lister ici les noms de tous ceux qui ont participé à cette tâche largement acceptée dans divers pays, mais je me contenterai de rendre hommage à la compétence et au dévouement d'un artisan capable et ingénieux, le regretté W. J. Bilton, à qui le succès de l'entreprise a été en grande partie dû.



100

Je ne dois pas non plus manquer d'exprimer ma gratitude à l'*Oxford University Press*, à qui j'ai finalement offert mes deux jeux de fontes et qui a accepté la responsabilité de les fournir aux imprimeurs prêts à payer un droit d'utilisation.

Ma détermination à écrire une grammaire égyptienne était allée assez loin pour stimuler un intérêt pour la théorie linguistique qui a finalement presque remplacé ma première passion pour l'égyptologie. Les discussions avec Gunn se sont avérées utiles à bien des égards, mais il n'était pas le seul auprès de qui j'épanchais mes réflexions ou me plaignais de l'insuffisance de notre terminologie. Ma première tentative sérieuse de mettre ce sujet sur une base plus rationnelle a été exposée dans une

<sup>100</sup> <https://artsandculture.google.com/asset/selection-of-hieroglyphic-letterpress-type-alan-h-gardiner/qAG1sPddOM5OXQ> (ndt).

lettre<sup>101</sup> à Malinowski<sup>102</sup> imprimée en partie dans le magazine *Man*, 1919, n° 2. Après cela, le sujet ne m'a jamais quitté l'esprit et a abouti à mon livre intitulé *The Theory of Speech and Language*, Oxford 1932, deuxième édition en 1951. Je suis heureux de savoir que cet ouvrage est encore très lu, bien qu'il ne soit assurément pas du goût de tout le monde. Pour ma part, je le considère comme beaucoup plus important que ma *Grammaire égyptienne* à laquelle, cependant, je dois maintenant revenir car j'ai ici trop allègrement sauté une décennie entière. Je me demande dans quelle mesure mes disciples ont pris conscience de mes innovations et explications terminologiques mais, si celles-ci ont assez généralement échappé à l'attention générale, je peux au moins assurer mes lecteurs que mes spéculations linguistiques ont été pour moi la source de beaucoup de joie et de satisfaction intellectuelle.

L'année 1926 m'a apporté un assistant dont l'aide dévouée a été peut-être le plus grand bienfait de toute ma vie d'égyptologue : Raymond O. Faulkner, aujourd'hui le Dr R. O. Faulkner. Professeur d'égyptien hiéroglyphique très apprécié à l'*University College* de Londres, il était un humble fonctionnaire qui avait reçu de Margaret Murray<sup>103</sup> un enseignement élémentaire sur son sujet de prédilection. Gravement blessé à la guerre, il avait eu d'autant plus l'occasion dans sa convalescence de se consacrer à ses études. J'étais profondément impressionné par les connaissances qu'il avait déjà acquises, mais plus encore par son bon sens et sa persévérance. J'avais besoin de quelqu'un pour m'aider avec l'index bibliographique que Gunn avait laissé inachevé et, lorsqu'il est devenu un dactylographe expert, il m'a également été extrêmement utile à ce titre. Je mentionnerai plus tard deux livres, l'un des miens et l'un des siens, où son admirable écriture anglaise nous a été d'une très grande utilité, mais pour le moment on en a assez dit - bien

---

<sup>101</sup> cf. <https://repository.upenn.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1378&context=han> (ndt).

<sup>102</sup> Bronisław Kaspar Malinowski (1884-1942), anthropologue, ethnologue et sociologue polonais (ndt).

<sup>103</sup> Margaret Alice Murray (1863-1963), anthropologue et égyptologue britannique (ndt).

que je citerai encore quelques mots de la lettre que Faulkner m'a adressée le 18 février 1962 : « *Après tout, c'est vous qui, il y a trente-six ans, m'avez donné la chance de sortir d'une situation que je n'aimais pas et d'embrasser la carrière de mon choix.* »

Souhaitant que ce cahier présente un récit plus ou moins continu de mes travaux de recherche, j'ai essayé de m'abstenir de m'étendre sur ma vie personnelle et familiale ni de tomber dans l'autobiographie. Mais il faut cependant que j'en parle un peu, même si j'essaierai d'être bref. Si on me demandait de dire quelle a été la période la plus heureuse de mon existence, je nommerais certainement les années entre les deux grandes guerres. En passant, j'ai déjà fait allusion à mon grand amour du tennis sur gazon, un sport dans lequel je ne suis jamais devenu champion mais pour lequel j'avais atteint un degré de compétence qui, selon les mots du meilleur "pro" du Queens, était "au-dessus de la moyenne". Quoi qu'il en soit, j'ai joué assez régulièrement pour le club de North Kensington et, pendant au moins un été, j'ai été capitaine du club. Bien plus tard, j'ai eu un partenaire très aimable et prévenant, A. C. Chappelow, qui m'organisait de bons matchs tous les week-ends, car je n'étais pas un homme à fréquenter les clubs, je préférais rentrer chez moi dès que j'avais fini mon sport. Lorsqu'aucune partie de tennis ou de squash n'était disponible, je me promenais dans le parc avec cet ami très cher qui a été mon compagnon constant et mon réconfort jusqu'à ce jour. Heddie ne m'était d'aucune utilité à cet effet puisque j'avais une habitude scolaire de faire de l'exercice entre le déjeuner et le thé, et cela ne lui convenait pas. Beaucoup de nos soirées ensemble furent cependant très heureuses car j'avais pris l'habitude de consacrer l'après-dîner à ma femme autant qu'elle le voulait. Mais, pour les soirées, j'avais acquis une autre distraction très appréciée, à savoir la musique. J'avais depuis longtemps abandonné mon violon, mais je l'ai repris et j'ai joué des trios ou des sonates avec une magnifique pianiste, Miriam Duncan, qui m'a beaucoup appris. Elle et ma violoncelliste, Margery Edes, étaient bien sûr des

professionnelles mais elles ne manquaient jamais de m'encourager, et bien qu'elles aient dû admettre la pauvreté de ma technique, elles disaient que j'étais très musicien. Je crois pouvoir me targuer d'avoir joué à la fois dans l'air et dans le temps et, après la Seconde Guerre, quand ma résidence s'était déplacée à Oxford, j'ai toujours persévéré dans mes soirées musicales, même si depuis trois ans je les ai abandonnées pour cause de fatigue.

Voilà pour ma vie londonienne, mais mon père toujours généreux avait rendu encore plus régulières les joyeuses vacances d'été. Il nous a encouragés à louer une très belle maison de campagne pendant trois, quatre ou cinq semaines en juillet ou en août ; là, nous avons eu de merveilleuses fêtes à la maison, les enfants invitant leurs amis et il y avait toujours quelques bons joueurs de tennis. Nous avons une merveilleuse cuisinière suédoise (Mme Falt) et un majordome des plus impressionnants (Richman, en fait son vrai nom était Reichmann) qui nous faisaient vivre dans le luxe. Le souvenir de ces vacances est si délicieux que je me sens obligé de nommer les années et les localités ; nous avons des livres d'or et des albums photos pour les authentifier. 1926-29 : *Brompton-by-Sawdon* dans le Yorkshire, le manoir de Sir Kenelm Cayley, dans le parc duquel son grand-père força son domestique à voler d'un côté à l'autre d'une vallée étroite, jusqu'à ce que celui-ci lui dise qu'il avait été embauché pour servir de majordome et non pour voler (j'appris plus tard que le grand-père en question était un des pionniers les plus éminents de l'aviation). Mais revenons à mon énumération. 1934-35 et 1937-38 : *Brambridge Park* dans le Hampshire ; 1936 : *Shawford Park*, une maison de William et Mary plutôt proche de Winchester ; 1939 nous a trouvés à *Tichborne Park*, une maison plutôt laide sur un beau terrain ; à la demande de Sir Anthony, nous avons prolongé notre bail jusqu'à la fin de l'année, lorsque la guerre était à ses débuts ; nous sommes restés ici, bien qu'avec des visites occasionnelles à Lansdowne Road, jusqu'à la mort de mon père le 2 février 1940. Peu de temps après, nous avons déménagé

à *Upton House*, Wonston, propriété qu'il m'avait léguée.

En parcourant mes dernières pages, il ne me semble pas que l'égyptologie ait été au premier plan de ce récit, mais si j'ai donné cette impression, c'est une erreur. J'ai dû sauter un certain nombre d'années très productives.

Un article sur « La définition du mot et de la phrase », publié en 1922, montre à quel point mes réflexions étaient alors déjà profondément engagées sur la théorie linguistique, et que les lignes générales de ma synthèse étaient clairement comprises. On disait alors que la parole impliquait déjà quatre facteurs, une reconnaissance reprise plus tard (j'ai failli écrire « débauchée ») par K. Buhler. Mais revenons maintenant à l'égyptologie ! Peu de temps avant la guerre de 1914, Sethe nous avait rendu visite à Londres et nous avons alors découvert et discuté ces *Lettres aux morts* que nous n'avons pu publier qu'en 1928. La chronologie de mes années à partir de 1922 est à nouveau extrêmement floue. Il ne fait aucun doute que j'ai fait beaucoup de collations à la fois de papyri au *British Museum* et des textes de sarcophages là-bas et ailleurs. J'étais aussi conscient de mon devoir de publier les papyri du Ramesseum et ma grande collection d'ostraca hiéroglyphiques. Cerny, qui devait plus tard collaborer si étroitement avec moi dans cette dernière tâche, se spécialisait déjà en 1927 sur les ostraca du Caire pour le *Catalogue général du Musée* ; J'ai fait sa connaissance pour la première fois en 1924, lorsqu'il m'a rendu visite à Londres. Nina Davies avait continué à peindre pour moi dans les tombes thébaines mais, en plus de ce qui était fait pour moi ici et au Musée du Caire, elle était également active pour le compte du MMA. En 1923, j'avais une collection assez considérable de son travail, qui a été présentée au *Victoria and Albert Museum*. En 1927, Breasted, qui avait été très impressionné, m'a demandé de montrer les résultats de Nina à Welles Bosworth, l'architecte de J. D. Rockefeller et, en 1929, Breasted a pu rapporter une généreuse subvention de 14 000 £ (plus ou

moins) pour rendre possible l'édition de deux splendides volumes intitulés *Ancient Egyptian Paintings* qui ont finalement paru en 1936. Nina était, bien sûr, responsable des copies des originaux qui ont été reproduits dans les cent-quatre planches par la *Chiswick Press* sous ma direction éditoriale. Ainsi, cet ouvrage incomparable était une production exclusivement britannique, bien que tous ceux d'entre nous qui y participèrent aient reconnu qu'il n'était que juste qu'il soit publié par l'*Oriental Institute* de l'Université de Chicago. L'intervalle entre l'annonce de la subvention et l'apparition des livres finis peut sembler étrangement long, mais il faut se rendre compte que la reproduction des couleurs est un processus très lent et exigeant et c'est là que réside l'explication. Il suffit d'ajouter ici qu'en 1961, il s'est avéré possible de compléter cet ouvrage par un autre traitant de la *Boîte peinte de Toutankhamon*, dont les reproductions ont été généreusement fournies par la célèbre firme de chimistes *Farbwerke. Hohst* à Francfort-sur-le-Main.

J'ai raconté le succès d'Ibscher dans son entreprise de dérouler un des papyri du Ramesseum. En 1907, je l'ai invité à Londres à la demande de Petrie, et là il a fait un superbe travail sur ce que j'ai appelé plus tard le *Ramesseum Onomasticon*. A Berlin, il continua ce travail, mais très lentement, le résultat le plus important étant ce que Sethe publia en 1928 sous le nom de *Der Dramatische Papyrus Ramesseum*. J'avais cependant beaucoup plus de travail à faire pour Ibscher, et il devint clair que, si cela devait être accompli, il serait obligé d'y consacrer plusieurs semaines d'affilée chaque année. J'oublie de dire qu'il a commencé à faire des séjours prolongés à Lansdowne Road où il est devenu un invité très apprécié. Les visites d'Ibscher, événements presque annuels, se sont poursuivies presque jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. J'avais personnellement acquis plusieurs précieux papyri ramesseides, qu'il a fallu lisser et monter, *The Will of Naunakhte* (JEA 31, 29) et *l'Adoption Extraordinary* (JEA 26, 23) ; et la moitié manquante du

*Papyrus d'Amherst* découvert par Capart<sup>104</sup> a dû être jointe provisoirement pour la publication photographique à laquelle nous avons coopéré. De plus, Ibscher a apporté avec lui de Berlin les fragments de Moscou dont j'ai dû étudier l'ordre et qui ont finalement été publiés par Caminos dans le volume *Literary Fragments in the Hieratic Script* (1956). Une tâche beaucoup plus grande et plus importante a été présentée par les fragments que j'ai obtenus au Caire des marchands Tano et Nachman et qui ont ensuite été présentés au *British Museum* (à l'exception du plus beau papyrus du lot) par M. et Mme Chester Beatty<sup>105</sup>. L'existence de ces fragments m'a été signalée par Golenischeff, qui m'a exhorté à les mettre en sécurité sans délai (1929). Ce n'est que des mois plus tard qu'il est définitivement apparu que les fragments provenaient tous d'une seule découverte à Der el-Medina. Beaucoup de fragments étaient très petits et il a fallu plusieurs mois à Ibscher et à moi-même, aidés par Faulkner, pour reconstituer un certain nombre de papyri presque complets à partir d'eux. Notre travail est décrit en détail dans la publication finale *Hieratic Papyri in the British Museum*, troisième série, 1935. Il est inutile ici d'énumérer le contenu de cette collection de papyri d'une importance unique, sauf pour rappeler ceux que j'ai nommés : *The Contendings of Horus and Seth*, *The Blinding of Truth*, et *The Dreambook*. Un certain nombre de documents moins importants restent encore inédits à l'Institut français du Caire.

Une tâche bien plus exigeante attendait Ibscher à Lansdowne Road. Si la restauration des papyri de Chester Beatty a été une entreprise très longue en raison du grand nombre de fragments, elle n'a pas été techniquement difficile en raison de la conservation plutôt bonne du matériel, très différent du grand manuscrit datant du règne de Ramsès V que Capart a acheté à Louxor et qui est finalement passé en possession du *Brooklyn*

---

<sup>104</sup> Jean François Désiré Capart (1877-1947), égyptologue belge, considéré comme le père de l'égyptologie dans son pays (ndt).

<sup>105</sup> Alfred Chester Beatty (1875-1968), industriel américain naturalisé britannique (ndt).

*Museum*. Il s'était avéré extrêmement fragile et difficile à manipuler, et la réussite d'Ibscher à le dérouler et à le présenter n'a été surpassée que par son succès avec les documents du Ramesseum. Le déchiffrement qui m'a été confié a été très ardu, et malgré l'aide obtenue de Faulkner pour la rédaction des transcriptions détaillées, puis très proprement et précisément dessinées par Constance Smither<sup>106</sup>, de nombreux mois se sont écoulés avant que les planches (en 1941) la traduction et le commentaire (1948) et index (1952) pourraient être publiés. Quant au contenu, il suffit ici de rappeler que ce grand document administratif traite de l'imposition des terres en Moyenne Égypte et que, du fait de la haute technicité du sujet, l'élucidation de la procédure officielle restera sans doute longtemps obscure.

Mention doit être faite ici d'un travail important effectué à Lansdowne Road par Ibscher bien qu'il n'ait été en rapport avec aucun des documents que je possédais. Les papyri bibliques grecs extrêmement anciens acquis par Chester Beatty devaient être pressés et montés. J'ai trouvé très excitant d'héberger dans mon bureau au dernier étage de ma maison ce qui était sans aucun doute à l'époque, et qui l'est peut-être encore, les plus anciens manuscrits existants de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ceux-ci ont ensuite été publiés par Kenyon<sup>107</sup>.

Les engagements mentionnés ci-dessus ont conclu l'aide précieuse que m'a apportée pendant près de quarante ans mon précieux ami Ibscher. Je me souviens bien de l'expression d'appréhension sur son visage lorsqu'il quitta Lansdowne Road après son séjour là-bas en 1939. Il mourut en 1943.

Je n'avais jamais oublié mon obligation de publier les *Middle Empire Papyri*

---

<sup>106</sup> dessinatrice au Griffith Institute (ndt).

<sup>107</sup> Kathleen Kenyon (1906-1978), archéologue et universitaire britannique, inventeur des fondations néolithiques de la ville de Jéricho (ndt).

si laborieusement reconstitués par Ibscher, et je dois maintenant rapporter la manière dont cette obligation a été remplie. Le papyrus qu'Ibscher a déroulé à Londres en 1907 a ensuite été transporté à Berlin où, en vertu d'un accord conclu avec Petrie, il a été cédé au Musée de Berlin afin de couvrir les frais de conservation. J'ai réalisé très tôt que la publication de ce papyrus devait aller de pair avec celle d'un autre de contenu similaire mais de date beaucoup plus tardive que Golenischeff avait apporté à Berlin pour une sécurité temporaire<sup>108</sup> et qu'il me proposait de publier. Ce n'est qu'en 1947 que j'ai réuni les deux papyri sous le titre *Ancient Egyptian Onomastica* (Oxford, vol. 1 : plaques ; vol. 2 : texte), avec un commentaire élaboré. Deux ans auparavant, le *Journal of Egyptian Archaeology* (xxxi, 3 foll.) avait publié sous le titre *The Semneh Despatches* un brillant déchiffrement d'un autre des *Middle Kingdom Ramesseum papyri*, l'œuvre posthume de Paul C. Smither<sup>109</sup> qui, s'il avait survécu, aurait sans aucun doute accédé à la chaire professorale d'égyptologie d'Oxford. Deux autres papyri de la même importance ont été édités par moi-même, à savoir *A unique Funerary Liturgy* (JEA 41 [1955], 9 foll.) et *Hymns to Sobk in a Ramesseum Papyrus* (Revue d'Égyptologie II [1957], 43 foll.). Il restait encore de vastes fragments des papyri que Quibell avait sauvés de la boîte en bois qu'il avait découverte derrière le Ramesseum, et il fallut deux volumes supplémentaires pour les reproduire en photographies et en transcription. Il est mille fois dommage que ce trésor de documents littéraires et profanes ne soit pas tombé entre les mains d'Ibscher dès le départ, mais au moins pouvons-nous nous vanter d'avoir récupéré tout ce qu'il était humainement possible dans ces circonstances. J'avais également rempli les conditions qui m'ont permis de remettre l'intégralité de nos découvertes au *British Museum*, comme expliqué dans l'introduction de mon dernier volume (*The Ramesseum Papyri*, 1955); l'autre volume

---

<sup>108</sup> décembre 1905 ; Je possède la transcription d'Ennan qu'il a faite à l'époque.

<sup>109</sup> Paul Cecil Smither (1913-1943), égyptologue britannique, collaborateur de Alan Gardiner, mort d'un cancer à l'âge de 29 ans (ndt).

mentionné ci-dessus avait pour éditeur John WB Barns (*Five Ramesseum Papyri*, 1956).

Bien que l'ambitieux projet de publication de textes en hiéroglyphes ait semblé mort-né, j'avais toujours eu l'intention de le faire revivre, ou du moins de le ressusciter sous une forme moins complète. En 1932, j'ai publié mes *Late Egyptian Stories*, les transcriptions et les notes textuelles étant de ma propre écriture. J'ai trouvé cela très exigeant, bien que je pense m'être acquitté de la tâche de manière tout à fait honorable. J'ai été heureux, cependant, de me prévaloir de l'aide de Fairman<sup>110</sup> pour mes *Late Egyptian Miscellanies*, qui ont suivi en 1937. Un partenariat beaucoup plus prolongé a été celui avec Jaroslav Cerny, qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui (1962). En 1934, il m'a rejoint à Lansdowne Road dans un effort déterminé pour affronter les ostraca hiéroglyphes que j'avais accumulés au fil des ans. J'avais moi-même transcrit tous les meilleurs et j'en avais même fait des fac-similés, bien que mon habileté à cet égard fût bien inférieure à la sienne. Dans le grand volume *in-folio Hieratic Ostraca* (1957), qui était notre production commune, les fac-similés et les transcriptions étaient l'œuvre de Cerny, mais j'ai eu ma juste part dans la rédaction des textes. Les traductions devront attendre le grand traité de Cerny sur les ouvriers des tombes royales.

Cerny et moi avons travaillé ensemble pendant longtemps à Turin, la dernière fois (en 1952) le *papyrus royal* étant notre objectif principal. Mon ami et partenaire dévoué m'a surpris à l'occasion de mon quatre-vingtième anniversaire par la présentation, magnifiquement habillée et reliée, de mon propre livre sur le *Canon of Kings*, une commémoration des plus flatteuses et des plus agréables sur nos nombreuses années d'heureuse coopération. En 1948, il avait dédié un de mes volumes intitulé *Ramesside Administrative Documents* qui reprenait nombre des

---

<sup>110</sup> Herbert Walter Fairman (1907 – 1982), égyptologue britannique.

transcriptions que j'avais faites lors de mon premier séjour à Turin en 1905 environ, naturellement contrôlées à nouveau et mises à jour. Dans une autre entreprise, Cerny a joué un rôle de premier plan dans le cadre d'un de mes travaux : en 1955, l'EES a publié un volume de textes, publication longtemps retardée, de Peet et mes inscriptions du Sinaï, y compris les ajouts faits lors de la visite de Cerny à Serabit el-Khadim en mars et avril 1935.

Mon étroite association avec Breasted, qui s'est poursuivie jusqu'à sa mort en 1935, n'avait commencé qu'après la fin de la Première Guerre mondiale, lorsque nous nous sommes associés pour planifier la grande entreprise des *Textes du sarcophage*. Auparavant, je ne l'avais rencontré que très sommairement au *British Museum* (en 1900) alors qu'il copiait l'importante pierre de Shabaka, sujet de son admirable article *The Philosophy of a Memphite Priest* ( ZÄS 39, 39 foll.) puis à nouveau dans les premiers jours de notre résidence à Berlin. Les événements tragiques de la découverte de Toutankhamon nous ont rapprochés et notre délicieuse tournée en Palestine et en Syrie (1923) a cimenté une amitié qui n'a été que temporairement interrompue par un malentendu survenu après que j'eus été élu par contumace à un poste de professeur de recherche à l'Université de Chicago, poste dont j'ai été titulaire pendant quelques années à partir de 1924 bien que je ne sois jamais allé en Amérique pour cette occasion. Breasted était un homme des plus charmants, très beau, véritable idéaliste et plein d'ambitieux projets dignes de ce nom ; il est seulement regrettable qu'un trait autocratique de son caractère l'ait privé en quelque sorte d'être apprécié par ses plus jeunes collègues, ce qui je crois lui était dû. Personnellement, je lui étais profondément attaché, même s'il ne s'en rendait pas pleinement compte. J'ai raconté comment l'admiration de Breasted pour les fac-similés en couleur des peintures murales des tombes thébaines de Nina Davies l'a conduit à inciter John D. Rockefeller, Jnr, à financer le grand travail de Nina, *Ancient Egyptian Paintings* (01, 34-5). Je regrette beaucoup que

Breasted n'ait pas vécu assez longtemps pour voir les tomes terminés, ce qui l'aurait certainement ravi. Breasted m'avait présenté à Rockefeller lorsque celui-ci vint visiter l'Égypte pour la première fois en 1929, de sorte qu'il était naturel et juste que j'apporte les premiers exemplaires du *magnum opus* de Nina à New York pour les lui présenter personnellement. Rockefeller et sa femme nous ont accueillis royalement, Heddie et moi, et n'auraient pas pu être plus hospitaliers et plus soucieux de rendre agréable notre visite d'une semaine à New York. C'était en 1936.

Lors de la tournée de Rockefeller avec Breasted sur le Nil, ce dernier en profita pour l'intéresser au projet de l'EES de publier les relevés de tout le temple de Sethos I à Abydos en fac-similé, comme le faisait déjà l'Institut oriental pour le temple de Médinet Habou à Thèbes. J'avais proposé le projet Abydos à l'EES en 1925-1926 mais, à vrai dire, je n'avais qu'une vague idée de la manière dont il pouvait être organisé. Heureusement, A. M. Blackman, qui avait beaucoup d'expérience dans la création de mémoires pour notre *Archaeological Survey*, a promis son aide et a obtenu à cette fin l'assistance d'une dame au talent unique, Miss Amiee M. Calverley. Les étapes successives qui ont conduit à la publication de notre volume I en 1933 sont exposées en détail dans mon introduction à ce volume. Il y est raconté à quel point John D. Rockefeller avait été enthousiasmé par les merveilleux reliefs peints dans le temple et comment, conduit par Breasted avec ma connivence, il avait promis de fournir les fonds pour leur reproduction dans un style de qualité équivalente à celle des travaux de l'Institut Oriental à Médinet Habou. Ainsi fut initiée une entreprise commune entre l'EES et l'Institut Oriental. j'ai été nommé éditeur du côté technique tandis que les finances étaient laissées à l'administration des Américains. Il s'est vite avéré que personne n'aurait pu être mieux qualifié pour organiser notre somptueuse publication que Miss Calverley. Sa capacité pratique à diriger un camp, son merveilleux savoir-faire en tant que dessinatrice et photographe rendaient ma présence presque inutile ; elle eut aussi la grande chance

d'obtenir comme assistante l'aide d'une autre dame presque aussi talentueuse qu'elle, Miss Myrtle F. Broome. Il est impossible d'exagérer les compétences de ces deux dames, et surtout une compétence aussi grande que celle de Nina Davies à Thèbes. Le seul défaut que nous ayons trouvé chez Miss Calverley était sa multiplicité et son énergie incessante. Elle était à la fois musicienne et artiste, et elle ne savait pas être astreinte pendant plusieurs années consécutives à une seule tâche, aussi importante fut-elle. Après avoir achevé d'une manière des plus magistrales trois magnifiques folios, chacun plus beau que son prédécesseur, elle abandonna d'une façon tout aussi magistrale, il faut l'avouer, notre projet d'Abydos pour une mission en Grèce et en Crète, puis pour collectionner des chansons folkloriques et des costumes paysans en Roumanie. Ce n'est qu'en 1953 (?) qu'elle fut prête à poursuivre le travail si admirablement amorcé, la plupart du temps contre mon gré car, engagé sur un livre très exigeant, j'étais convaincu une fois de plus de devoir être l'éditeur d'Amice, et l'introduction de son quatrième et dernier volume (1958) était mon œuvre, à part pour quelques détails insignifiants où l'on n'a pu se mettre d'accord. C'est une tragédie qu'Amice n'ait pas vécu assez longtemps pour achever le cinquième volume qui aurait complété le programme que la subvention de Rockefeller avait rendu possible ; elle s'était épuisée et succomba en avril 1959 à deux crises cardiaques successives alors qu'elle entamait le travail qui restait. C'était une charmante personne et une charmante hôtesse dans la maison où elle s'était installée à Abydos ; il n'était pas toujours facile de travailler avec elle, c'est indéniable, et j'ai souvent eu l'impression que la présence de « *son Éd* », comme elle m'appelait affectueusement, était presque superflue. Je suis fier, cependant, d'avoir été associé à elle dans une entreprise qui doit être considérée comme l'une des plus grandes que l'égyptologie ait à faire connaître.

La mort de mon Père en février 1940 a inauguré une nouvelle phase dans l'existence de ma femme et dans la mienne. Comme déjà dit, nous

sommes restés à *Tichborne Park* pendant quelques mois avant de déménager à *Upton House*, Wonston, la maison dont j'avais hérité. Il est vite devenu clair que la maison de Londres devrait être vendue et après un grand débarras de ma très vaste bibliothèque et le déménagement du reste à Wonston, le 9 Lansdowne Road a été vendu très avantageusement. Cependant, je n'ai jamais eu l'intention de faire d'*Upton House* notre résidence permanente. Ce n'est qu'après la conclusion de la paix que nous avons pu chercher une résidence où je serais en contact plus étroit avec mes collègues. C'est Dorothy Hodgkin, l'épouse de notre prévôt du Queen's, qui m'a indiqué *Court Place*, Iffley, qui était destiné à devenir notre maison. Heddie aurait aimé rester à Wonston et a été un peu horrifiée par l'état de *Court Place* lorsqu'elle l'a vue pour la première fois. Le permis de construire pour restaurer l'arrière de la maison a été refusé et, pendant un certain temps, disons que nous avons dû faire face à quelques difficultés. Enfin, cependant, la cuisine fut rendue utilisable et une fenêtre ajoutée au petit mais agréable salon au dernier étage de la maison procura à Heddie un endroit presque idéal pour écrire et vivre confortablement. En fin de compte, aucune habitation n'aurait pu lui donner plus d'avantages que ceux qu'elle a finalement obtenus de *Court Place*. Mais, en avril 1955, l'affliction d'un grave accident vasculaire cérébral la priva de la parole et l'obligea à rester alitée en permanence. Où loin d'Oxford aurait-elle pu avoir une infirmière plus dévouée que Mme Henson, et des infirmières de nuit presque aussi aimables ? Sa chambre donnant sur l'église est gaie et lumineuse et elle dispose d'un cabinet de toilette pour son usage particulier. Mon insistance pour nous installer dans cette nouvelle maison a été un succès sans réserve, et ce ne fut guère exagéré lorsqu'un homme de goût et de discernement ait récemment déclaré que notre demeure était la plus belle d'Oxford. Aujourd'hui (juillet 1962) nous y habitons depuis seize ans et je souhaite bien que ce soit ma dernière demeure sur cette terre<sup>111</sup>.

---

<sup>111</sup> Mon magnifique majordome et ami, Cecil Mottishaw, m'accompagna ici pour la première fois en octobre 1946. Il mourut d'un cancer sept ans plus tard.

Je cours constamment le risque d'oublier que ces carnets étaient destinés surtout à rapporter mon travail de chercheur, mais comme ils peuvent éventuellement tomber entre les mains de quelqu'un qui ignore complètement le reste de ma vie, j'ajouterai juste quelques détails supplémentaires. Tout d'abord, mes prédécesseurs à *Court Place* : vers 1906, le talentueux écrivain américain, Logan Pearsall Smith, vint vivre ici avec sa mère - une remarquable femme, évangéliste, qui y vécut ses derniers jours ; elle évoquait avec enthousiasme le noble cèdre qu'elle regardait depuis le salon. Une veuve française ou suisse, Mme Favarguet (?), était la locataire suivante et elle a été suivie par le professeur Vinogradov, période pendant laquelle Dorothy Hodgkin est venue danser à *Court Place*. Mon prédécesseur immédiat était J. Bryson, de Balliol. Après lui, en tant que sous-locataire, il y eut Mme Dulcie Sassoon, de Londres.

Heddie avait pris l'habitude de passer quelques semaines à Angholm chaque été et c'est peut-être l'année précédant son accident vasculaire cérébral que je l'y ai accompagnée et que j'ai tristement dit au revoir à cette île bien-aimée. Depuis lors, j'ai passé diverses vacances à l'étranger avec mon amie Renée Schuh, notamment en Norvège, en Suède, en Italie et en Espagne (Malaga, Grenade et Séville), et je ne désespère pas de pouvoir y passer encore un ou deux séjours de vacances.

Ma dernière visite en Egypte ayant eu lieu en 1929, il était naturel que je veuille y retourner une nouvelle fois. J'avais prévu d'y passer plusieurs mois mais une opération d'un goitre retarda mon départ d'Angleterre jusqu'au début de 1951. Mon séjour en Egypte fut relativement court, mais il fut non seulement extrêmement agréable mais aussi très profitable à bien des égards. Mes collègues rivalisaient pour me montrer des choses qui m'étaient inconnues. Je n'avais aucune intention d'y réaliser un travail sérieux, et je n'ai rien utilisé par la suite pour mes travaux d'édition sauf quelques lectures de la grande inscription fragmentaire de Thoutmosis III, à Karnak, parue dans JEA xxxiii, 6 sq. Je ne citerai pas toutes les

excursions que j'ai faites, notamment avec Labib Habachi<sup>112</sup>, car on en trouvera des notes dans mes carnets, mais j'étais content d'avoir revu des sites du Delta comme Bubastis, Tanis et l'oasis du Fayoum ; un nouvel ami à qui je suis particulièrement reconnaissant était Sir Robert Greg<sup>113</sup>, qui m'a conduit avec sa voiture dans ces endroits et dans d'autres que je n'aurais jamais vus autrement. Particulièrement mémorable a été la visite avec Emery à Sakkara et l'inspection trop hâtive des fouilles de Zaki Saad près de Helwan. Quand je suis rentré en Angleterre, j'ai pu bénéficier de la compagnie de Rolf, ce qui m'a réconforté car je m'étais blessé à la jambe et je pouvais à peine marcher. Mais une diligente ostéopathe d'Oxford lui a imprimé une torsion et j'ai récupéré instantanément l'usage de ma jambe ! Au cours des dix dernières années – ceci est écrit en 1962 - je n'ai jamais été tenté de retourner en Egypte ; d'après tout ce que j'entends, Le pays est devenu trop vulgarisé ; Greg et Russell<sup>114</sup> sont décédés, et Labib a dû quitter le *Service des Antiquités* ; ensuite, il y a eu une ruée folle de la plupart des pays vers la Nubie pour pallier aux dégâts qui vont être causés par le Haut Barrage. Je suis fermement convaincu qu'Abou Simbel ne peut être sauvé<sup>115</sup>, et même si certains des temples nubiens peuvent être transportés à de plus hautes hauteurs, il ne faut pas oublier que des antiquités beaucoup plus précieuses de la Moyenne et de la Haute Égypte sont toujours négligées. L'Égypte que j'ai aimée, je le crains, appartient au passé.

Ma bibliographie, que Barbara Sewell a complétée à la main, révèle que je n'ai pas chômé depuis mon retour de cette tournée en Egypte, et qu'en effet, certains de mes opuscules pourraient mériter une mention ici. Mais je préfère écourter ce récit de mes derniers efforts et me contenterai de

---

<sup>112</sup> Labib Habachi (1906-1984), égyptologue égyptien qui fut notamment inspecteur en chef du département des antiquités (ndt).

<sup>113</sup> Sir Robert Hyde Greg (1876-1953), diplomate et commissaire britannique au Caire pour la dette égyptienne (ndt).

<sup>114</sup> Chef de la police qui a mis fin à beaucoup de trafics de drogue.

<sup>115</sup> Fort heureusement, l'avenir lui donnera tort mais il ne sera plus là pour assister au début des travaux en 1964 (ndt).

dire qu'en dehors de mon *Egypte des Pharaons*, pour laquelle je me suis donné énormément de peine (en 1961), et de divers articles non égyptologiques comme ma *Théorie des noms propres* (2e édition, 1957), je n'ai pas beaucoup de plus values à montrer. *Les Inscriptions de Kadesh de Ramsès II* étaient, je pense, une critique tacite nécessaire de l'effort trop téméraire de Faulkner, mais je n'y trouve pas grand-chose à ajouter. Je suis profondément conscient que l'œuvre de ma vie est pratiquement terminée et qu'il est juste et convenable que mes sujets de prédilection passent maintenant à d'autres mains. J'éprouve quelque satisfaction d'avoir vécu suffisamment longtemps pour achever les publications des textes qu'il était de mon devoir de mener à bien. Mon plus grand regret est peut-être de ne pouvoir citer aucun jeune élève à qui passer le flambeau - la mort de Paul Smither a été un coup dur - mais parmi les collègues qui ne sont plus dans leur première jeunesse, mais qui sont très talentueux, on peut déjà mentionner au moins Faulkner et Harry James<sup>116</sup>, pour ne citer que ceux de naissance britannique. Je n'en dirai pas plus pour louer d'autres collègues très admirés tels que Cerny et Caminos car ils savent qu'ils ont ma bénédiction. Je termine ici cette rétrospective, probablement mal écrite, mais je l'espère pas tout à fait inutile.

Lundi 9 juillet 1962.

---

Traduction (CC BY-SA 2.0 FR) Février 2022 - Didier Morandi - <https://www.shpylgoreih.fr>

---

<sup>116</sup> Thomas Garnet Henry James (1923-2009), égyptologue et épigraphe britannique, notamment conservateur du département d'Égypte ancienne au British Museum (ndt).